

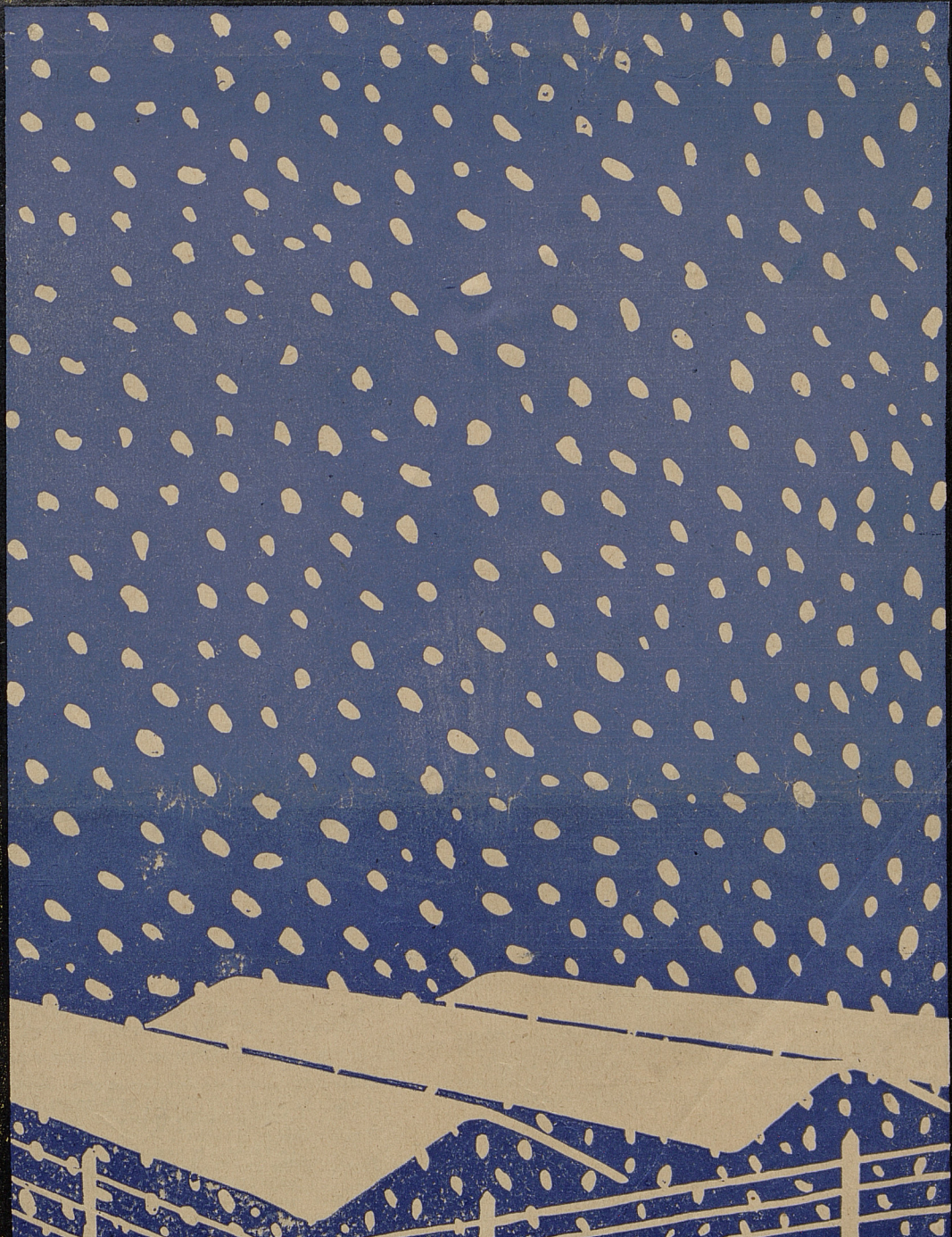
1915



in class

NOUVELLISTE

DECEMBER



HOB 1097 R3

1915

ÉDITORIAL

LE CORPS DE LA FEMME



Ce titre n'est pas le prétexte de quelque grivoiserie ; il est celui d'une très belle page d'Alain-Fournier, écrivain très pur, et qui commence ainsi :

« Cette femme que j'ai vue, en passant devant elle, prier au chœur de la cathédrale, m'a rappelé qu'il faut parler du corps de la femme et comment il faut en parler :

« On ne voyait d'elle, agenouillée et inclinée sur le prie-dieu, qu'un pan de jupe et, sous les ailes noires d'un grand chapeau penché, ses mains gantées croisées au bas de sa voilette. Elle é a sous la vieille lumière des vitraux ter-

ribles, une jeune femme à la mode de maintenant. Parmi le culte solennel et sévère, dans la procession des patriarches, elle était la petite fille, la fiancée et la maman. Cela paraissait étrange et charmant de la voir ainsi, donner, comme elle dit, toute son âme au bon Dieu ; et pourtant je ne trouvais point profane, sur les dalles tachées de rouge et de bleu par les sombres vitraux éclatants, cette chose cérémonieuse, enfantine et à la mode, ce grand corps délicieux, dans sa robe à entre-deux, tout gauchement installé sur la chaise d'église, en sa vérité, cela était plus sacré, plus désirable et plus pitoyable que Dieu. »

Et j'ai songé, en relisant ces lignes, qu'en ce soir de Noël, où nous serons encore seuls, nos pensées iront retrouver une femme qui, sans doute, priera, elle aussi, comme la femme vue par Alain-Fournier, son corps, jeune ou vieux, frais ou fané, douloureusement posé sur une chaise d'église. Elle priera, songeant à notre chair d'homme, soit qu'elle ait souffert de nous mettre au monde, qu'elle ait gémi sous notre poids ou qu'elle en ressent le besoin secret guidée par un instinct profond.

Et nous, tristes, solitaires, nous songerons à ces corps de femmes ; nous y songerons avec violence, passion, frénésie, mais, ce soir-là, nous y songerons avec tendresse, avec douceur, avec une émotion indéfinissable.

Nous en parlerons aussi ; nous en parlons souvent, très souvent, mais nous en parlons mal.

Quelquefois, rarement, entre nous, avec respect, mais le plus souvent, bruyamment, avec de gros rires et des propos épais. Certains s'en étonnent, s'en chagrinent, s'en offensent même. Ames trop pures pour une réunion d'hommes ? Peut-être, mais, surtout, incompréhension, incompréhension d'une candeur, d'une ferveur qui se cache sous un extérieur rude et impie. Ces trivialités, ces propos gras qui sortent de nos lèvres, ces théories cyniques et désabusées que nous émettons, sont-ils le reflet exact de notre être intime ? Non. Et celui qui le croirait, qui nous jugerait sur ces boutades dues à quelque excès de rancœur et de timidité à la fois, se tromperait lourdement. Un grand poète a dit : « Cache ton Dieu ; tant qu'il est ton plus grand secret, il est ta plus grande force ».

Et l'homme, quel qu'il soit, si blasé, si dépravé fut-il, garde au fond de son être secret une icône précieuse, l'image mystérieuse d'un corps de femme ; même celui qui a bu toute la lie, qui vit du commerce de ces corps de femmes, je crois, je suis presque sûr qu'il garde, inconsciemment, sentiment non formulé, non perçu exactement, enfoui, presque enterré par des habitudes, ce rêve, cette vision émouvante.

Et ces propos que nous tenons parce que le rire est en nous, parce que la détente est un besoin, s'ils semblent déflorer le corps de la femme, réduire son mystère et sa poésie à une réalité décevante et bestiale, ne sont que l'émanation, à notre insu, de cette image profonde, émanation déformée mais qui prouve une présence chaude. Et celui qui s'extériorise ainsi, sans le savoir, sans s'en rendre compte sur l'instant, cède à un besoin violent et s'il le fait en propos crus et grossiers, c'est par fierté d'homme. Peur des mots peut-être, mais mieux, horreur des mots qui perdent leur sens à être prononcés trop souvent, à être galvaudés, à être extraits du seul langage intime. Peur aussi, horreur de s'attendrir, d'agiter en son cœur le douloureux levain, crainte d'amoindrir l'image secrète, de la souiller en l'exposant, jalousie de cet émoi mystérieux que l'on veut garder pour soi seul, bien caché, pudeur, pudeur grande et virile.

La femme est un des grands mystères du cœur de l'homme. L'autre est Dieu. Depuis que l'homme a éprouvé le besoin de chanter ses peines et ses angoisses, ses peurs et ses désirs, il a chanté la femme. Lisez toutes les littératures, toujours, la femme est là, angoissante, incomprise, adorée ou méprisée, mystérieuse, troublante, désirée ou crainte. Et cette femme est un être de chair et d'esprit. Vouloir dissocier ces deux éléments est une entreprise dangereuse. Ne vouloir aimer qu'une âme est un

rêve que certains ont fait ; ils en ont souffert et, malades, ont sombré dans l'inversion ou la folie. La femme a un corps, corps troublant, gracieux. Des civilisations l'ont adoré, en ont fait un Dieu ; d'autres l'ont rejeté, en ont fait un objet de péché, un objet méprisable et impur. Mais qu'il soit ceci ou cela, le corps de la femme est une réalité ; nous ne pouvons songer à une femme sans matérialiser notre pensée sur un visage, un éclat, un parfum de chair, un corps ; il est corps élané ou brisé, précis ou vague silhouette et sa forme matérielle est vivante en nos cœurs.

Une âme se voit dans des yeux où il y a de l'eau, elle chante sur des lèvres gorgées de sang, elle caresse avec des mains d'os. Cette vision de l'âme est une vision physique ; le désir de l'âme est un désir physique comme est physique aussi le désir que l'on peut avoir de Dieu.

Corps de femmes, vous hantez nos jours, vous habitez nos rêves ! Et dans la sincérité de nos songes secrets, même aux heures brûlantes, lorsque le repos nous échappe et qu'avec le poète Alain Borne nous nous écrions :

Comment la nuit peut-elle dormir
de tant de filles respectées ?

même à ce moment, vous êtes purs, vous êtes chastes, vous êtes vous, notre besoin !

O corps de femmes que de chansons !

Une maman, vêtue de sombre, qui a souffert de notre vie, qui a nourri notre inconscience, dont la main a guidé nos premiers pas, douceur de son baiser sur notre front pensif !

Une épouse, une amante, connue et tant aimée, chaleur mystérieuse de son sein reposant pour notre tête pesante !

Une fiancée quittée depuis si longtemps, souvenir délicieux d'une jupe claire dans le vent frais, d'un collier de perles rouges sur une gorge émue !

Ou cette femme jamais vue, idéal de tout cœur, femme attendue depuis l'âge d'homme, être irréel, silhouette sans détail, corps sans contour, mais ombre si précise, quelle ivresse douce, chanson d'un ruisseau, éclat d'une pousse tendre, fraîcheur d'une rosée de printemps sur des roses endormies, émoi frileux de la première fleur !

Corps de femmes vous êtes notre plus pur refuge, vous nous sauvez du désespoir, vous matérialisez notre besoin d'absolu !

Quand l'homme, las de voir tout sombrer autour de soi, appelle ce moment sans instant, sans durée, sans pensée, sans songe, où l'être tout entier s'abîme en un néant, c'est au creux tiède de votre épaule, mère, épouse ou femme attendue, qu'il veut mettre son front pour le goûter ; c'est le seul lieu où il se sente en sécurité pour s'abandonner, c'est là seulement qu'il se sent le droit de pleurer, en dehors de sa solitude !

Corps de femmes vous êtes notre consolation !

Certains refusent de vous cette consolation. Orgueil d'homme ? Ils refusent cet engourdissement, ce sommeil que vous donnez à nos peines, à nos angoisses, à nos désirs les plus désespérés ; ils refusent votre tiédeur qu'ils considèrent comme un amollissement, comme un confort de l'âme indigne de la leur. Orgueil de l'homme ? Stoïcisme grandiose ? Sublimité d'une solitude terrible mais acquise et voulue ? Certes, mais n'est-ce que cela ? Peut-être, à leur insu, sentiment non traduit, non avoué, refusé, d'une humilité, d'une indignité !

Ils vous refusent pour être seuls, féroce, sans secours tendre, ils vous refusent comme on peut refuser Dieu. Mais vous êtes si présents, tellement dans leur chair, qu'ils ne peuvent vous ignorer.

Alors, ne pouvant vous chasser, ne pouvant se débarrasser de votre hantise, ne pouvant éloigner votre doux fantôme, ils ne veulent voir en vous que des corps. Corps ! vous l'êtes pleinement, intensivement, mais vous êtes aussi beaucoup d'autres choses avec.

Et nous qui vous avons perdus depuis si longtemps, nous connaissons votre complexe puissance. Nous savons que, dès la première vue, dès le premier contact, nos larmes se mêleront aux vôtres. Nous vous aimons dans l'absence, autant qu'autrefois, mieux même ; nous sommes sûrs de votre pensée, de votre fidélité, au moins de l'un d'entre vous, nous sentons votre âme, mais quel besoin, en nous, de vous sentir autrement que par le cœur, de vous sentir sous notre main !

Et si, en ce soir de Noël, vous êtes dans une chapelle ou dans une cathédrale, sur un banc de bois ou sur une chaise de paille, qu'il soit croyant ou non, le prisonnier sait, que la prière que vous adresserez pour sa présence à cet enfant-Dieu, né, comme lui, comme vous, du corps d'une femme, viendra du profond de votre âme pour mourir, fervente, sur vos lèvres de chair et de sang, baiser de votre corps à travers l'espace.

Pierre BOUTET.

NOS CONCOURS

Concours de la meilleure histoire.

Il nous a fallu choisir entre vingt-quatre histoires et le choix ne fut pas facile. Nous nous sommes résignés à éliminer celles qui étaient vraiment trop connues. Que ceux qui ne verront pas leurs noms figurer dans la liste des gagnants ne nous en veuillent pas et qu'ils ne se découragent pas. En raison du numéro exceptionnel de Noël, dix histoires ont été retenues et sont imprimées aux pages 10 et 11.

Résultats :

- 1^o prix : Maurice POURIAU, VI F 26.323, kdo. 1756 (5 paquets de cigar.).
2^o prix : René MAURY, VI H 1.221, kdo. 310 (4 paquets de cigaretttes).
3^o prix : Charles FADAT, VI F 933, Stalag (3 paquets de cigaretttes).
4^o prix : Georges AUGÉ, VI F 37.269, kdo. 633 (2 paquets de cigaretttes).
5^o prix : ex æquo : Robert ARROUAYS, VI J 777, kdo. 224 ; Gilbert PITET, 33.663 SK. ; Jean BLANCHARD, kdo. 704 ; J. GIORDAN, VI H

957, kdo. 553 ; André VANHILLE, VI F 28.374, kdo. 546 ; Pierre BOURDON, 28.353, kdo. 1504 (1^{er} paquet de cigaretttes chacun).

Concours du meilleur dessin humoristique.

Classement, par le jury, des dessins reçus, imprimés pages 10 et 11.

1^o prix : Fernand COTTENOT, VI B 12.697, kdo. 704, pour son dessin « Flöhe-Alarm » (5 paquets de cigaretttes).

2^o prix : Eugène MAGNAT, 28.586, kdo. 1724, pour son dessin « Façon de parler » (4 paquets de cigaretttes).

3^o prix : Emile FEVRE, 42.593, kdo. 1909, pour ses deux dessins « Ceux qui attendent » et « L'H. de C. est libéré » (3 p. de cigar.).

Ces deux concours avaient été ouverts pour une période de trois mois. Elle est écoulée et les concours sont suspendus. Toutefois, certaines histoires nous étant parvenues après la délibération du jury, un dernier classement sera publié dans le numéro de janvier.

(Voir la suite page 3).

NOËL !



Noël !... que de souvenirs ! que d'évocations !... c'est le jour consacré à la joie des tout petits exaltés devant les traditionnels petits sabots que le Bonhomme Noël a farcis de jouets et de bonnes choses. Les grands puisent la leur dans les yeux émerveillés des bambins pour qui la légende garde toute sa saveur. C'était là du moins l'atmosphère des Noël de paix. C'était le jour familial par excellence ! C'est pourquoi je viens vous parler aujourd'hui de nos familles devant ce cinquième Noël

de guerre.

Avez-vous songé mes chers camarades à ce que sera Noël pour les enfants privés de leur papa depuis le 2 septembre 1939 ?

La maman, seule, se débat au milieu de difficultés sans nombre, peinant vaillamment pour élever dignement ses petits à qui ce nouveau Noël ne rendra même pas leur Papa. Pour la plupart, il ne peut être question d'acheter des jouets hors de prix ! Il importe avant tout de calmer la faim de ces innocentes victimes de la cruauté des temps.

Au prix de quels sacrifices... au prix de quelles privations !... Avez-vous songé à l'angoisse quotidienne des mères de famille devant cet effarant problème qu'est le ravitaillement ? Hélas ! nous n'y pouvons rien me direz-vous ?

Je vous répondrai : OUI

OUI, nous pouvons quelque chose, nous pouvons beaucoup même ! Il dépend de nous que ces misères soient en partie soulagées, que de radieux sourires éclairent encore le visage des tout petits. Il dépend de nous que leurs mamans reprennent confiance, qu'elles puisent dans les yeux rieurs de leurs enfants la force de poursuivre leur admirable tâche. Il dépend de nous, que pour les petits de nos camarades d'exil, pour les vôtres peut-être, Noël ne soit pas un vain mot. Nous avons à notre disposition un moyen sûr de procurer un adoucissement à la situation précaire de nos enfants :

LA MUTUELLE !...

Elle a donné les preuves de son activité, la Mutuelle, c'est indéniable. Par les comptes-rendus périodiques publiés dans ce journal, vous avez pu suivre la progression constante de son fonctionnement. Les chiffres vous ont donné une exacte appréciation de son effort. Les résultats obtenus sont certes satisfaisants, nous pouvons nous en féliciter. Mais combien ils auraient été plus beaux encore si chacun avait compris à quel point le devoir de s'unir et de s'entraider est impérieux !

SEPT CENTES FAMILLES sont actuellement secourues par notre Caisse d'Assistance. Chaque demande de secours a fait l'objet d'une enquête approfondie, tant pour nous assurer que les fonds distribués sont judicieusement employés, que pour fixer l'importance de notre intervention.

Chaque jour je me penche sur ces dossiers, si vous saviez l'émotion qui m'étreint en les feuilletant ! Si vous connaissiez les actes d'héroïsme — le mot n'est pas de trop — de ces mamans qui sacrifient jusqu'à leur santé pour que leurs petits souffrent le moins possible de la rigueur des temps : celle-ci vient de subir une grave intervention chirurgicale, sortie de l'hôpital avant guérison complète, elle reprend malgré l'interdiction du docteur, son dur labeur à l'usine pour que ses trois enfants mangent à leur faim, celle-là assume, outre la charge de ses deux petits, celle des vieux parents de son prisonnier, infirmes tous deux... et tant d'autres...

Si j'avais le droit de vous nommer ces femmes admirables, si le souci de ménager leur légitime susceptibilité ne me l'interdisait, comme je saurais convaincre les plus indifférents. S'il m'était permis de vous livrer la vie toute de sacrifice et d'abnégation de ces mères sublimes, je suis certain qu'aucun de vous n'hésiterait à venir grossir nos rangs.

Mais qu'ai-je besoin d'insister ; la Femme Française, la Mère de famille Française n'a pas changé ! vous la connaissez, c'est votre mère, c'est votre épouse, alors ?... qu'attendez-vous pour leur venir en aide ? qu'attendez-vous pour vous joindre aux 11.000 camarades qui, dès la première heure ont compris qu'il importait avant tout de prendre à notre compte une part des lourdes charges qui incombent aux mamans de France ? Qu'attendez-vous pour les aider à élever leurs enfants ? Ces enfants, ce sont les vôtres, ce sont ceux de vos camarades de captivité ! Avez-vous quelquefois songé à cela ?

Faut-il d'autres arguments pour vous convaincre ? alors lisez ces extraits de lettres qui nous sont adressées par des mères de famille françaises, je veux croire qu'ils suffiront à vous éclairer :

« Je vous remercie infiniment car cela m'a permis de faire beaucoup de petites choses pour mes trois enfants. Je vois que les camarades de mon mari sont gentils, vous leur direz de ma part qu'il y a 3 petits enfants d'un de leurs camarades qui les remercient beaucoup, car grâce à eux, ils ont eu quelques douceurs. Encore une fois, merci »
Madame Georgette L..., à P... (Seine)

« Je vous remercie du fond du cœur, cet argent m'a permis d'envoyer mes petites à la campagne et je vous assure qu'elles en ont besoin, car avec toutes les privations, cela n'est pas drôle pour les petits »
Madame F..., à Vincennes

« Je vous accuse réception de votre mandat reçu avec grand plaisir. Je venais d'expédier mes trois enfants à la campagne et ces 1500 frs. me serviront à payer leur pension »
Madame C..., à Lyon

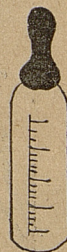
« J'ai bien reçu votre lettre et votre mandat qui va me permettre d'acheter des vêtements pour mon fils. Je vous prie d'accepter tous mes remerciements et soyez assuré de toute ma reconnaissance »
Madame C... à S... (Somme)

A quoi bon vous en citer d'autres... Elles sont toutes semblables. Toutes, elles expriment les mêmes sentiments de reconnaissance ; toutes, elles traduisent la joie de savoir que nous pensons à elles, nos mères, nos épouses, que nous pensons à leurs enfants, les nôtres, que nous prenons notre part de leurs soucis quotidiens. Je suis certain que l'indifférence la plus obstinée sera désarmée à la lecture de ces lettres, et que vous viendrez nombreux vous joindre à nous pour nous aider dans la tâche que nous nous sommes assignée, pour donner plus d'ampleur à notre action de solidarité.

D'avance, au nom des mamans de France, au nom de leurs petits, je vous en remercie du fond du cœur.

Fernand OZERE

Vice-Président-Trésorier de l'Association d'Entr'aide.



NOS CONCOURS (suite)

Que ceux qui avaient des idées en réserve les gardent précieusement. Nous ouvrirons certainement un autre concours dans quelque temps. Quant à ceux qui veulent continuer à être nos collaborateurs désintéressés, nous ne pouvons que les encourager à nous faire part de leurs trouvailles.

Concours du meilleur conte de Noël.

Le jury s'est réuni le mercredi 3 novembre. L'Homme de Confiance Principal, empêché, ne put y assister. Etaient présents : Lieutenant BORDERIE, Aumônier catholique, M. Jean BORDAS, Aumônier protestant, Jean PAULMIER et Victor ROY, adjoints de l'Homme de Confiance Principal, Pierre BOUTET, Célestin MAFFRE, Clément CASSIER, rédacteurs du journal. Soit 7 membres.

Quatorze contes avaient été envoyés.

Le premier prix fut attribué à J. GIORDAN, kdo. 553, pour son "Noël Solitaire", et au premier tour avec 4 voix, contre 1 à Michel MANSART, kdo. 1527 ; 1 à Jean LUCE, kdo. 641 et 1 à Gabriel DERET, kdo. 1724.

Pour le deuxième prix, au premier tour, les voix étaient ainsi réparties : 3 à Robert TERRISSE, 2 à Pierre BLANC, kdo. 1756 ; 1 à Gabriel DERET et 1 à Michel MANSART. Au deuxième tour, l'unanimité se fit sur Robert TERRISSE, kdo. 1905, gagnant ainsi le second prix.

Pour l'attribution du troisième prix, le premier tour donna le résultat suivant : 3 voix à Pierre BLANC, 2 voix à Gabriel DERET, 1 voix à Jean LUCE, et 1 voix à M. TOURETTE, kdo. 518. Au second tour, le résultat fut connu : 4 voix à Michel MANSART, kdo. 1527 ; 2 voix à Gabriel DERET et 1 voix à Pierre BLANC.

Résultats :

- 1^o prix : J. GIORDAN, kdo. 533 (Noël Solitaire) 25 RM. et 10 paquets de cigarettes.
- 2^o prix : Robert TERRISSE, 35.753, kdo. 1905 (Noël de Guerre) 10 RM. et 7 paquets de cigarettes.
- 3^o prix : Michel MANSART, 23.154, kdo. 1527 (Le Refuge) 10 RM. et 5 paquets de cigarettes.

Avant de se séparer, le jury émit le vœu que chaque concurrent reçût un prix de consolation en cigarettes. L'Homme de Confiance Principal, consulté, accéda à ce désir et décida que chacun recevrait 2 paquets de cigarettes, c'est-à-dire les camarades suivants :

Henri SEVIN, VI F 40.828, Stalag ; Jean MAYNIAL, 39.478, Stalag ; M. TOURETTE, kdo. 518 ; Henri COMBLET, 7.390, kdo. 908 ; Georges COU-

RADIN, VI F 32.162, kdo. 605 ; J.-P. GUATIER, kdo. 1204 ; Jean LUCE VI J 4263, kdo. 641 ; Pierre MAGNANT, VI F 29.847, kdo. 605 ; Gabriel DERET, 1292, kdo. 1724 ; Pierre BLANC, 4542, kdo. 1756 et André GUEDEE kdo. 605.

La Rédaction du « Nouvelliste » est heureuse de féliciter les lauréats et remercie tous les camarades qui ont participé à ce concours. Ceux qui n'ont pas eu la chance de gagner et qui n'ont pas la satisfaction de voir leur œuvre imprimée ont fait un effort qui trouve sa récompense en lui-même et ils ont fourni la preuve que notre journal vit. A tous merci.

Vous trouverez en page 6 et 7 le conte de notre camarade J. GIORDAN et en page 13 celui de notre camarade TERRISSE, déjà connu comme poète par les lecteurs du « Nouvelliste ».

Nous espérons bien, l'an prochain, ne pas recommencer un semblable concours !

Voir en page 15 le résultat du concours sportif : Coin du Sportif.

SOLIDARITÉ

RABANIT, Homme de Confiance de la Compagnie 2/491, remercie bien sincèrement tous les camarades des kommandos 604, 620, 633 et 635 pour l'aide morale et matérielle qu'ils ont apportée à leurs camarades sinistrés par le bombardement du 3 novembre.

Le désintéressement et la spontanéité de leur geste prouvent, une fois de plus que « Solidarité et Entr'Aide » ne sont pas de vains mots dans le langage du prisonnier.

Les œuvres d'art qui usurpent leur titre, les fautes d'un artiste, les platitudes d'un écrivain, sont aussi dangereuses pour la communauté que des mensonges politiques ou des bombardements de villes.

Roger SECRETAIN.

COUTUMES DE NOËL EN PAYS D'OC

par Célestin MAFFRE



Plus qu'aucune fête chrétienne la Noël revêt un caractère païen à la fois local et intimement familial. Chaque région, suivant le tempérament de ses habitants, suivant la fortune de son folklore à ses coutumes, toutes aussi attachantes les unes que les autres.

Fête de la nativité, de la joie, tu évoques, pour notre ravissement un coin chéri de France, un vieux clocher moussu rêvant au clair de lune, une bonne maison dont le surplus de neige cache la veillée de tous les tiens... Ecoute-les... Ils parlent de toi, car, sans ta présence nulle réjouissance n'est possible... Ils parlent de toi, et, ce soir sont pleins d'espoir...!

Noël...! Noël...! Combien d'hommes avant nous se sont réjouis de la providentielle naissance! Ce serait un tort de croire que les festivités remontent seulement à la nativité du Christ. Leur origine, aussi vieille que le monde se perd dans la nuit des temps. Est-ce une coïncidence fortuite du hasard, ce grand capricieux, ou la marque certaine d'un troublant déterminisme, toujours est-il qu'on doit constater la concordance des grandes fêtes rituelles de l'église avec les phases astronomiques déterminant les saisons. Pâques est placé au moment de l'équinoxe de printemps et les fêtes de la Noël à l'époque du solstice d'hiver. Cette extraordinaire naissance, à l'instant où le soleil semble rester stationnaire dans le plus grand éloignement de l'équateur semble constituer un suprême enseignement de persévérance pour l'homme paralysé par la rigueur des éléments.

Nos ancêtres païens, Celtes et Ibères attachaient au solstice d'hiver une valeur symbolique. Sous les froides splendeurs sidérales de la plus longue nuit de l'année ils allumaient d'immenses feux, analogues, de nos jours à ceux de la Saint Jean. Quand le brasier était consumé les druides confiaient à chaque fidèle un tison brûlant. Cette flamme sacrée devait protéger le clan contre les maléfices des dieux malveillants.

Le feu avait-il aussi une valeur purificatrice...? C'est encore possible.

Bonne vieille bûche de Noël, est-il vrai que lorsque le feu dévorant consume ton âme de bois, tu sanctifies le méchant...! Ah...! les bûchers qu'on devrait attiser à cette époque de folie où le génie du mal paraît déchainé sur la pauvre humanité! Cette coutume de la bûche de Noël est certainement une reviviscence des sacrifices ignés de ce paganisme mystérieux.

Combien, dans la solitude morale des Kommandos, en cette nuit de Noël seront-ils autre part, dans un coin aimé de leur France? Sans un serrement de cœur je ne peux me remémorer le charme reposant de la flamme et la douceur de ce cercle de famille qui, sous les ondes chatoyantes y jouissait, en ce soir de Noël du bonheur si rare de se sentir cœur à cœur.

En Provence, dans cette mystique Provence des Baux, subsiste une curieuse mode de Noël. Aux approches de la veillée, le fils aimé abat le plus vétuste poirier sauvage qu'il peut dénicher. Il le porte respectueusement aux pieds de l'aïeul, officiant au milieu de la cuisine, vêtu d'une longue camisole de cadis blanc.

« Que Dieu nous donne l'allégresse...! » S'écrie-t-il
« Et que si, l'an prochain, nous ne sommes pas plus,
Nous soyons au moins autant...! »

Et l'ancêtre verse par trois fois, sur le tronc vermoulu, une écuelle de bon vin. La bûche est prise ensuite à bras le corps par tous les membres de la famille et promenée dans toutes les pièces de la maison. Enfin, en grande cérémonie on la donne en pâture aux flammes pendant que l'aïeul psalmodie :

« O fio, dis, Fio sacra, fai qu'agem de beu tem !
E que ma fédo ben anhelle,
E que ma trueio ben pourcelle,
E que ma vaco ben vedelle,
Que mi chato e mi noro enfanton touti ben...! »

(Mistral)

Ah! Les veillées de Noël pleines de rires, de chansons et de danses...!

Dans nos campagnes méridionales l'attente de la messe de minuit se passe en des distractions diverses et variées, dont le rituel est réglé par des siècles de tradition.

Pendant que les vieux devisent au coin du feu et tiennent des propos égrillards, comme il convient à une nuit de liesse, les jeunes se livrent aux divertissements de leur âge. C'est aussi l'occasion pour l'aïeul de narrer une histoire fantastique où les « glaris, les trévans », fantômes sympathiques de la nuit se jouent de quelque brave pastoureau. Tous les soins vont à la bûche de Noël. C'est la souque naoudolenque des Ardéchois, le cabessaou de Nadal des Bearnais, le tourolh de Comté de Foix. La jeunesse danse au son d'un flageolet nasillard ou, le plus souvent à la « gargante » — c'est-à-dire, pour ceux qui ignorent notre belle langue — en chantant à se rompre les veines du cou. Et le chapelet endiable des danses locales s'égrène : bourrées éveleées, réménihes gracieuses, quadrilles trépидants. Puis, quand les muscles sont lassés par cette furieuse gymnastique on passe aux jeux, où la naïveté la plus épicurienne s'allie à la malignité la plus savoureuse. La sanction pour la malchanceuse va de la fessée publique la plus rétentissante au baiser le plus voluptueux.

Rire sans souci gastronomique ne serait pas véritablement Français ; comme on sait si bien le faire chez nous, et pour parer aux défaillances d'une soirée souvent sibérienne, on s'explique devant un léger repas arrosé d'un de ces crus divins de notre France : muges aux olives en Catalogne, escargots à l'aioli en Provence, truites — braconnées, bien entendu — dans toutes les régions de montagne.

Avant la messe de minuit la tradition sérieuse reprend le dessus, au moins dans certains cantons archaïsants : Une (Auvergne) ou trois (Provence) bougies sont allumées par l'aïeul, puis éteintes. Il passe le flambeau symbolique à son fils qui, à son tour l'allume puis l'éteint ; celui-ci le passe à sa femme et ainsi de suite jusqu'au plus jeune enfant qui, lui, laisse le fanal allumé.

Dans les bourgades importantes où la vie de famille a perdu sa forme patriarcale la soirée de Noël se passe au café. Ce soir-là c'est grande loterie. Sur le comptoir trônent les sympathiques cadavres des chapons, dindes, canards que le maître de céans va offrir au palais de ses habitués, veinards, bien entendu. Les cartons de loto sont distribués et l'énumération pittoresque des numéros retentit en parler d'Oc dans le silence affairé de la salle.

— Dezeset las getos del prefet

Quine

Crie une voix triomphante. En voila un qui est sûr de déguster une dinde pour son réveillon.

Nous voici dans l'église pour la messe de minuit. Pour le ravissement des tous petits la crèche resplendit des ors rutilants d'un paysage de carton où des oliviers lilliputiens ombragent toute une arche de Noé en miniature et les formes roses d'un délicat nouveau-né. De toutes les crèches méridionales c'est encore en Provence qu'il faut aller chercher la plus pittoresque. Le charme suranné en est constitué par la présence de bonshommes de terre, sommairement façonnés, les santons. On trouverait difficilement la sévère piété chrétienne dans cet assemblage disparate d'artisans, de pasteurs et de bandits. Curiosité folklorique, tu es bien l'image de la vie où les conjonctures ordinaires réunissent, pour les tâches les plus saintes toute la diversité de cette faune humaine où le bandit voisine avec l'honnête homme.

Je ne parle pas de l'arbre de Noël, dont la mode toute récente nous est venue du Nord, bien en dehors du patrimoine traditionnel du Midi.

La messe de minuit, si elle ne revêt pas l'austérité des offices habituels n'en est pas moins attachante par sa féérique atmosphère. Dans les villages de pasteurs c'est une véritable représentation théâtrale tellement naïve, tellement spontanée que personne ne pourrait se formaliser devant son laisser aller apparent. Dans les Baux-de-Provence comme dans pas mal d'églises Pyrénéennes des bergers en sabots et blouse bleue, la capeto sur l'épaule, le bérêt sur l'oreille viennent offrir au nouveau né, ici un candide agnelet, là un superbe bélier, les cornes enrubannées de clinquant. Et ces manifestations suscitent une joie, un élan si prenants qu'on est heureux de l'éprouver en compagnie de ces braves gens.

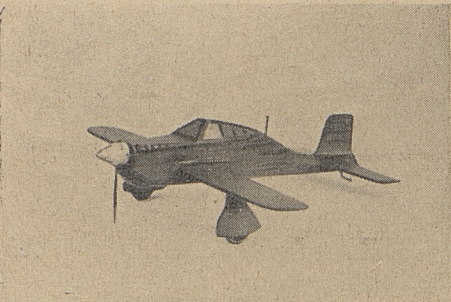
Toutes les régions sont riches d'une délicate floraison de Noëls. Les Noëls en Français sont plutôt rares dans le Midi mais quelle variété de Noëls Languedociens. Quelques-uns sont d'ailleurs très populaires. Qui ne connaît le rythme endiable de :

Anen dounc pastous
Anen toutis en foulo,
Que ba souna l'ouro,
L'antjel a sounat...

Pris par cet élan communicatif, tout le monde chante dans l'église. Si l'harmonie n'est pas toujours respectée il naît toujours une ambiance de foi sincère que je n'ai retrouvé nulle autre part.

Hymnes d'amour et d'espérance, nous apporterez-vous ce retour au pays auquel nos cœurs aspirent...! Comme au Moyen-Âge où le cri de Noël était hurlé à l'occasion de toutes les grandes nouvelles, pourrons-nous aussi bientôt crier : Noël... Noël... Noël...!

EXPOSITION DU STALAG VI J



PUGEAT Paul, VI F 28.874

P

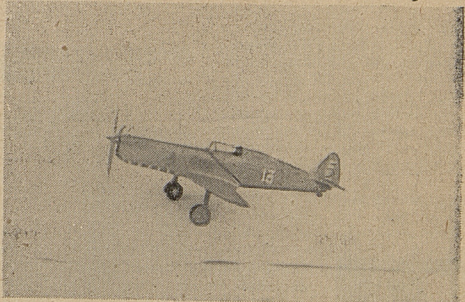
DECEMBRE

A

R

I

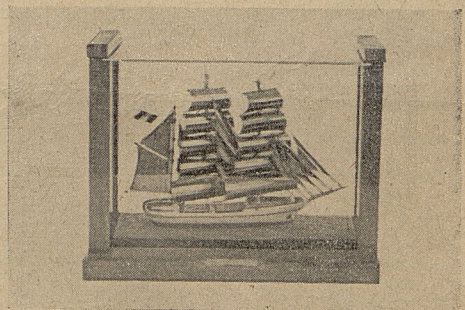
S



DUDRAGNE



1943



LEGRAND Ed., 41.487, Kdo. 1.909

DUFOURD, VI C 27.061



CAILLARD Jean

CETTE exposition, organisée dans les locaux de la Maison du Prisonnier de la Seine, 1, place Clichy, du 1er au 19 décembre, par les soins du secrétariat parisien de notre Centre d'Entr'Aide, n'est pas encore terminée au moment où nous mettons sous presse.

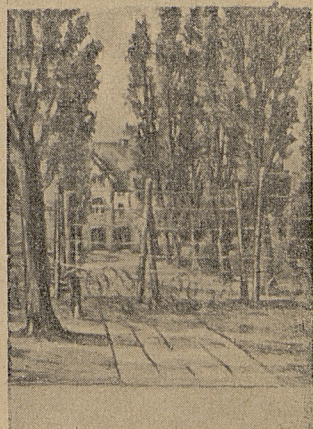
Nous sommes heureux de vous présenter quelques unes des œuvres qui nous ont été envoyées et que nous avons expédiées à Paris. Nous espérons qu'elles vous donneront une idée de ce que l'adresse et l'ingéniosité des prisonniers a réussi à mettre sous les yeux des "autres" Français.

Certains de nos camarades qui, dans le "Nouvelliste" du mois dernier, avaient vu leur nom figurer sur la liste des prix décernés, seront peut-être étonnés de ne pas voir leur œuvre dans cette page de photographies. Qu'ils nous excusent, mais ce n'est pas notre faute. La photographie a ses mystères et ses surprises et toutes les épreuves n'ont pas été réussies, ou tout au moins, pas suffisamment, pour être agrandies et reproduites sur un papier de journal.

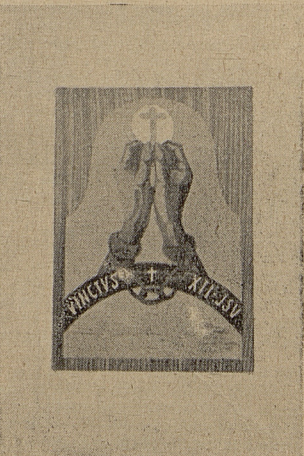
Dans notre liste du mois dernier, nous avons omis de citer les noms des camarades suivants parmi les participants de cette exposition :

D'HULST, kdo. 604, un cadre en fer forgé.

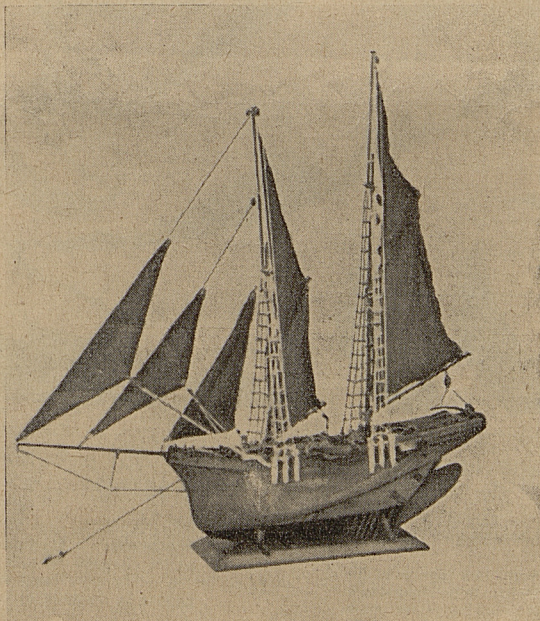
DOISY Noël, 204/9394, kdo. 1204, un coffret en bois contenant deux médailles.



AUDOUY Claude



LECUREUX, Kdo. 704



MERRIEN Amédée, VID 28.158

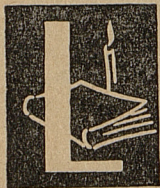


GUYET Edouard, VI B 17.178

NOËL SOLITAIRE



Nouvelle inédite de J. GIORDAN, du kommando 503,
lauréat de notre concours du meilleur conte de Noël



Le livre restait fermé devant moi et je baillais de désœuvrement ; j'avais fumé plus que de coutume et ma provision de tabac se trouvait prématurément épuisée. Décidément, ce soir-là, tout m'était ennuyeux et hostile. Je secouai le filtre d'où ne coulait plus aucun café, versai une dernière fois de l'eau bouillante sur la mousse noire et odorante et fis taire le réchaud dont le ronflement troublait le silence de la baraque. La montre reprit son tic-tac.

« Sept heures... A peine. Noël, Noël solitaire. La bougie fichée dans un goulot de bouteille,

éclairant la pauvre table et le désordre du dernier repas. Mes trois compagnons étaient descendus à Guillestre fêter la tradition le plus gaiement possible. Et moi, au contraire, délaissant le bon petit "Hôtel de Vars", sa cuisine renommée et son confort, j'étais monté dans la forêt, j'avais ouvert, presque croché, la porte de cette cabane découverte par hasard un jour d'excursion et dont la solitude, ce soir, avait attiré mon humeur mélancolique.

« Mais maintenant, cette solitude me pesait. Je songeais à une présence amie qui eut compris le besoin de mon âme insatisfaite et partagé la volupté profonde de mon isolement. Et n'était-ce point ce que j'étais venu chercher ici, ce tête à tête avec moi-même. N'étais-je pas venu pleurer et regretter un peu plus le bonheur que j'avais perdu lorsque, par ma faute, s'était éloignée Jeanne, la seule femme que j'eusse jamais aimée ? Je me remémorais mes imprudences, je m'humiliais en faisant le douloureux inventaire de mes torts et de mes erreurs... Où était-elle alors, ma chère compagne de ces longues randonnées en montagne, elle dont ni la fatigue, ni le danger n'avaient jamais altéré le sourire ? Peu à peu, le cafard s'installait, rongé dans la blessure.

« Le café enfin était prêt et je l'avalai brûlant, le faisant suivre aussitôt d'une large lampée d'alcool. Cela réussit à fixer mon esprit flottant comme au sortir d'un rêve. Je me levai, étirai mes membres ankylosés et regardai le lieu rustique où la flamme vacillante de la bougie brassait les ténèbres... Le poêle vide et froid, le bas-flanc nu sous la vieille couverture, la fenêtre transformée en cascade de glace et, là-bas, appuyés contre la paroi, au repos, mes skis, mes bons skis minces et racés, fidèles compagnons de tant de courses joyeuses, amis inséparables et choyés ! Chères "planches" qui sortiez de l'ombre avec la double mâchoire, combien éloquente, de vos Kamdakar, j'avais compris votre appel... Oui, nous allions partir, partir, nous évader de cette ombre néfaste, chercher l'optimisme et l'espoir sur les cimes où, dans le linéaire de l'hiver, germe la promesse des floraisons printanières...

« J'éprouvai du plat de la main l'état des semelles : le fart avait tenu. Les peluches fixées, j'étais bientôt prêt. La porte grande ouverte laissa pénétrer un flot de lumière blanche et l'haleine glacée de la nuit souffla la bougie. Je serrai nerveusement les bâtons d'alou à travers mes moufles et laissai là, dans ce trou, les regrets et la tristesse.

« La lune venait d'apparaître, une lune splendide, énorme, qui semblait faite d'un morceau de paysage. Blanc, tout était blanc dans cette nuit sereine, cu faite de la montagne lamé d'argent jusqu'au seuil feutré d'ouate où mes pieds ont laissé leur empreinte profonde. Je ne me lassais pas de regarder les pentes nues et vierges que venait battre la forêt figée dans sa cuirasse de frimas, cette mer immobile des sapins portant des gemmes dans ses vagues.

« Je me mis en route, entrant tout de suite sous le couvert des arbres plantés là ainsi que des fantômes sous leur capuchon de glace. Je retrouvais mon enthousiasme au fur et à mesure que s'allongeait derrière moi le double sillon de ma trace ponctuée par la griffe régulière de mes bâtons : un trait, un point, un trait, un point... Je m'amusais à suivre le glissement simultané des skis labourant de

leur spatule l'épais tapis de neige poudreuse et je ne sentais plus l'angoisse qui m'avait étreint dans la solitude de la cabane.

« Je suivais à peu près le vieux chemin muletier, me faulant avec lui à travers le moutonnement pâle des buissons où mon passage déclenchait des catastrophes. Puis, soudain, je sortis de la forêt ; tous les plissements de la montagne venaient aboutir là, dans ce haut de vallée, immense entonnoir dont les parois lustrées drainaient de la lumière. Le Paneyron,

lisse comme un jeune sein, tendait son dôme à la lune penchée et souriante.

« Ici, la neige était moins profonde, plus dure, et je supputais déjà l'ivresse de la descente, au retour, brochant sur les pentes immaculées les arabesques de ma fantaisie. Cependant je m'élevais peu à peu, à chaque pas découvrant du grandiose cirque fermant cette jolie vallée de Vars. Le col m'apparaissait dans une dépression, signalé par la ligne téléphonique jalonnant la route d'été. C'est vers lui que je me dirigeai.

« Le décor était splendide qu'avait broché la dernière tourmente. Les contreforts y venaient aboutir en larges dunes que le vent avait sculptées, ciselées, creusant des grottes aux somptueuses draperies de cristal, soulevant les sommets en franges délicates ourlées de lune. Paysage idéal avec ses grandes ombres grises tombées de relief ignorés. Et là, sous un plafond d'étoiles, posée dans son écrin de velours blanc, la petite chapelle muette et délaissée.

« J'écoutais en mon âme le carillon silencieux qu'elle y sonnait et l'idée me vint de me reposer dans ses murs nus que ne réchaufferait ce soir aucune foule.

« Une glissade rapide m'amena devant son porche bas, enfoncé dans la neige et qu'elle ne lut pas ma surprise en y trouvant le seuil piétiné et une paire de skis appuyée contre la muraille. Je remarquai alors la trace venant de la vallée de l'Ubaye et qui m'avait été cachée jusqu'ici par un repli. Déchaussant à mon tour, je poussai la porte et pénétrai intrigué dans la nuit de l'étroite pièce. Aucun bruit. De plus en plus surpris, j'actionnai mon briquet et ne vis d'abord rien, que la double rangée de bancs et l'autel avec la statue de la vierge et sa parure naïve de fleurs en papier autour du chandelier de cuivre.

« J'allumai la chandelle et je distinguai enfin sur la seconde travée, une forme affaissée, repliée contre la muraille. Je pensai aussitôt que le camarade entré ici comme moi-même, vraisemblablement pour se reposer,

s'était endormi et que le froid l'avait peut-être déjà tué ! Je bondis sur lui et le secouai mais il glissa à terre. Alors je le soulevai, l'étendis sur un banc et écartai l'écharpe qui enveloppait sa tête...

« Jugez de ma stupefaction lorsque je reconnus Jeanne ! Elle n'était qu'évanouie mais ses traits si pâles m'effrayaient. Je versai entre ses dents serrées un filet d'alcool qui tarda à la ranimer. Je contemplai comme un fou le désordre des belles boucles brunes encadrant l'ovale douloureux de son visage, ses paupières closes trop sombres et ses lèvres amincies où j'épiais en grelottant le retour de la vie.

« Enfin elle eut un tressaillement et ses joues parurent moins blanches. Un long moment, j'attendis ainsi dans l'angoisse qu'un peu de chaleur revint, dans ce corps, animer l'âme de celle qui m'était, cette nuit, devenue si chère. Je compris alors la force de mon amour, cet appel qui m'avait amené sur la montagne où Jeanne en péril ne devait plus attendre que par un miracle d'être sauvée... Ce miracle, c'était moi, c'était ma passion plutôt, qui l'avait réalisé à mon insu.

« Le bonheur devait me transfigurer comme en ce moment la vie, affluant de nouveau dans les veines, transfigurait ce doux visage. Un mouvement souleva la veste et les lainages dont je l'avais couverte et Jeanne, s'éveillant, plongea sans qu'elle parut étonnée, ses beaux yeux noirs dans les miens puis, élevant jusqu'à moi sa main, elle la passa sur mon visage et des larmes troublèrent mon regard.

« — C'était donc vrai... dit-elle, sans doute comme conclusion à son rêve intérieur. Elle pleurait maintenant dans mes bras en me racontant comment, venue passer les fêtes à Saint-Paul sur Ubaye, elle avait soudain lâché ses amis par surprise, dans l'intention de franchir le col de Vars et rejoindre Guillestre d'où un coup de téléphone rassurerait bien vite la joyeuse compagne.

« La raison de cette fugue lui avait paru d'abord inexplicable, mais elle m'avoua que son esprit — ou son cœur — s'était subitement épris de liberté et de solitude devant les préparatifs de la fête. Elle avait voulu échapper à sa mélancolie par une bonne fatigue sportive et

n'avait pas hésité à tenter cette dure randonnée de plus de trente kilomètres. La lassitude, au col, lui avait fait chercher refuge dans la petite chapelle où elle s'était ensuite imprudemment endormie.

« — Tout au long de cette longue montée, me dit-elle, où je croyais gagner la solitude et le repos de ma pensée, le passé me suivait que je



Une lune splendide, énorme, qui semblait faite d'un morceau du paysage...

croyais oublié. Puissante évocation de la montagne où tout est plus pur, l'air et le souvenir. J'ai revécu ces jours, pas si lointains où l'effort, le danger accepté nous tenaient si proches et j'ai compris que sous le couvert de cette grande amitié nous nous trompions nous-mêmes. J'avais cru qu'il n'était pas possible que nous soyions autre chose que des camarades liés par un même idéal, frère et sœur nourris par une même passion... Et je m'étais éloignée lorsque j'avais vu en toi des symptômes qui allaient faire croquer une convention que j'avais seule inventée et que je croyais sincère. »

« Ici Jeanne s'arrêta et j'eus tout le loisir pour ramasser mon bonheur, oubliant que quelques heures plus tôt je m'accusais moi-même. Des aveux sortirent de ma bouche, vite compris et partagés. Les pleurs étaient séchés et déjà nous nous étions tout dit. La bougie dans sa bobèche jetait les derniers hoquets de l'agonie et nous suivions, serrés l'un contre l'autre, cette lueur rougeâtre luttant contre les ténèbres. »

« Un frisson courut sur mon échine... et je m'éveillai dans la pauvre cabane, le nez sur mon livre, dans le clair obscur de la lune entrant à travers la croûte de glace de la fenêtre. »

« — Et alors ? »

« — Alors, au mois de mars suivant, j'épousai Jeanne et nous retournions en pèlerinage, vers notre petite chapelle encore dans sa chasse de velours blanc... »

— ??? ?

« — Oui, Jeanne, au cours d'un rêve à peu près semblable, dans le même temps, avait reçu mes propres aveux et ainsi nous fûmes l'un et l'autre, par la seule liaison de notre subconscient, éclairés sur nos sentiments. Cependant nous ne mimes pas longtemps à sortir de nos expériences télépathiques et à trouver une voie plus naturelle à nos épanchements. »

« — Et depuis, vous n'avez plus éprouvé la persistance de vos facultés extraordinaires ? »

« — Non. Il ne faut pas abuser des dons du ciel. Un miracle a suffi pour nous donner le bonheur de toute une vie. »

Les trois amis levèrent ensemble leur énorme verre, sphère légère et irrisée où roulait l'or lumineux d'un excellent cognac puis reprirent un cigare.

« — En fait, cela est un exemple de plus de cette autosuggestion ou transmission de pensée, sur l'existence de laquelle nous avons déjà tant

de preuves et qui fait que certains individus, particulièrement doués, comme vous paraissez l'être, peuvent, à un moment donné, sur le coup d'une idée violente et exclusive, correspondre, entre, eux à travers l'espace... »

Claude ne répondit pas, laissant malicieusement ses amis à leurs réactions. Mais l'histoire a un épilogue.



Une paire de skis, appuyée contre la muraille

Les amis sont partis. Dans le salon, Claude est revenu achever son cigare. Son regard pensif fixe le verre où tout à l'heure peut-être il lisait son passé comme un magicien sur son globe ; un sourire erre sur ses lèvres car une image se forme encore sur le cristal : Jeanne est derrière lui, illuminée de bonheur.

« — Peut-être aurais-tu pu dire à tes amis que nous avions retrouvé, lors de notre pèlerinage à la petite chapelle, mon écharpe perdue dans notre rêve de la Nuit de Noël... »

« — ... et cela aurait soumis à leurs investigations un cas vraiment unique de matérialisation de l'Esprit ! »

En captivité, octobre 1943.

J. GIORDAN. kdo. 553.



COMMUNICATIONS DE L'AUMONIER DU STALAG

Confirmation.

Sur la demande de Monsieur l'abbé RHODAIN, N. S. Père le Pape a accordé aux aumôniers de stalag le pouvoir de conférer le sacrement de confirmation. Ce pouvoir est normalement réservé à l'évêque. C'est donc avec émotion et fierté que vous considérez la confiance qui est faite à un prêtre qui est votre compagnon de captivité. L'honneur en rejait sur tous. Déjà, plusieurs camarades se préparent à recevoir ce sacrement qui leur apportera la plénitude de la vie chrétienne. Je les recommande tout spécialement à vos prières.

Aumôniers de Compagnie.

Les autorités allemandes du Stalag ont bien voulu faciliter encore le ministère de vos aumôniers en créant l'aumônerie de compagnie. Je me permets de leur exprimer au nom de tous nos sentiments reconnaissants.

Voici donc les noms de MM. les Aumôniers de Compagnie :

MM. les abbés :

- 1-217 — Jean LETONDU (kdo. 123)
- 2-217 — Alfred HENGUELLE (kdo. 213)
- 4-217 — Joseph RUBAN (kdo. 425)
- 1-2-491 — René GENEST (kdo. 519)
- 3-491 — Jules PRACHE (kdo. 704)
- 4-5-491 — Jean MASSON (kdo. 808)
- 1-488 — Lt. Jean GAYET (kdo. 1112)
- 2-4-488 — Lt. Jean LAMOTHE (kdo. 1425)
- 3-488 — Lt. Marcel BRIEL (kdo. 1340)
- 6-488 — Lt. André COURCY (kdo. 1616)
- 2-479 — Maurice VIGNOULT (kdo. 1807)
- 3-479 — Alain JAFFRES (kdo. 1911)

Mr. l'abbé Claude SAUNIER, aumônier de l'hôpital de Gerresheim est considéré comme aumônier de Compagnie.

Vous pourrez donc vous adresser à eux pour toutes les questions concernant votre vie religieuse. Ils se feront un plaisir de répondre à votre appel.

Avec, pour les nouveaux promus, nos félicitations et nos vœux pour un fécond mais bref ministère.

Diocèse protecteur.

C'est le diocèse d'Evreux qui a adopté spirituellement le VI J. Dans une lettre reçue récemment, Mgr. GAUDRON parle de la journée nationale de prières du 17 octobre, où il a été fait « mention spéciale pour votre stalag : prêtres, séminaristes, fidèles ». C'est un lien de plus avec les absents.

Nous saurons gré à l'Eglise de mettre tout en œuvre sur son terrain, pour maintenir la liaison entre ceux que la dureté des temps a séparés. A cette aide sur le plan spirituel s'ajoute le service sur le plan matériel : le produit de la quête faite à votre intention doit être partagé entre les comités locaux de secours aux P. G. et l'aumônerie générale de Paris. En votre nom, j'ai déjà remercié Mgr. GAUDRON de l'intérêt que nous portent, sous son impulsion, les prêtres et les fidèles de son diocèse.

Quête demandée par l'Aumônerie de Paris.

Dans une lettre datée du 16 septembre et adressée à vos aumôniers, je faisais, à la suite de Mr. l'abbé RHODAIN, appel à votre générosité. Au moment de mettre sous presse, tous les versements ne sont pas terminés ; cependant nous avons déjà recueilli près de 7.000 R.M. A vous tous qui avez participé à cette collecte j'adresse mes remerciements sincères pour votre geste de reconnaissance et d'entraide.

**Un homme a-t-il du mérite à vos yeux ?
Mettez obstacle à tout ce qu'il désire,
à tout ce qu'il entreprend.
Si le mérite est réel, il saura bien
renverser ou tourner les obstacles.**

- STENDHAL -



L A V I E R E L I G I E U S E



VIE CATHOLIQUE.

Mes chers Amis,

De toutes les fêtes chrétiennes, Noël est celle qui est le plus passée dans nos mœurs. Je sais bien certains en ont déformé le sens, au point de faire de ce complément du spirituel qu'est, à l'origine, le réveillon, une occasion de ripailles, voire d'orgies, et dans les manifestations si complètement humaines — où donc le corps a sa part — de la joie de Noël, n'ont retenu que ce qui concerne la "gueule". Mais, je sais aussi que des hommes, dont la vie spirituelle est sujette à éclipses, ou même qui n'ont gardé de la foi que certaines manifestations traditionnelles, s'en voudraient de manquer la messe de minuit. Il y a, sur le plan spirituel aussi, de ces positions retranchées que l'on abandonne jamais !

Où, Noël est vraiment passé dans nos mœurs ! Faut-il insister ? J'allègerai la richesse du folklore français : Toutes nos provinces ont leurs chants de Noël où la pensée théologique la plus authentique s'unit à la simplicité, à la naïveté de l'expression, qui sied si bien à cette fête célébrant une naissance, ou même au détail piquant, parfois cru, où se révèle le sel et le sourire du terroir, l'ensemble constituant une incarnation merveilleuse de la foi chrétienne dans la vie humaine.

Mais, peut-être, à cause même de l'habitude qui use tout, ne savons-nous plus tirer de cette fête les enseignements qu'elle renferme. Ils sont si riches cependant ! Sachons nous borner : je vous invite cette année à retenir surtout son aspect familial. La fête qui rappelle la naissance de l'enfant-Dieu vous porte tout naturellement à penser à vos enfants. Je sais qu'ils sont, avec vos femmes, le thème central de vos pensées et le lieu de rendez-vous de vos cœurs (à quelques modalités près, selon qu'il s'agit du présent ou du futur). Vous aimez en parler dans l'intimité et quand vos cœurs débordent, vous sortez les "photos"...

Reservant pour un cercle d'amitié les échanges plus cordiaux, abordons le problème avec notre raison.

Que nous suggère donc cette fête de l'enfance ? Elle nous parle d'abord de la beauté de l'enfant ! Qu'un Dieu, que l'amour pote vers sa créature, ait commencé les étapes de sa voie humaine en devenant l'un de nos "Petits", c'est tout un programme ! Elle est : incommensurable l'attitude d'esprit de celui qui, par égoïsme ou incompréhension, rejette l'enfant, et, avant d'être un crime contre la société, le refus de l'enfant est un crime contre Dieu, qui est l'auteur de la vie et qui appelle l'être humain à collaborer à l'achèvement de sa création.

Par voie de conséquence, il est incompréhensible, à y réfléchir froidement, que l'homme ne respecte pas celle qui est sa collaboratrice indispensable à l'œuvre de vie et que soit considérée comme un jouet ou un instrument de plaisir, celle qui est, par nature, appelée à la maternité. De même, il est paradoxal, mais d'un paradoxe inqualifiable que l'on ne respecte pas en soi ou dans les autres les forces de la vie, ou que l'on en parle, habituellement, sur un ton que nous rougirions d'employer devant cette mère, cette sœur, cette femme, cette fiancée, ces enfants que nous aimons. Franchement, ne trouvez-vous pas singulier que nous plaisantions aussi basement les lois qui régissent la transmission de la vie et que nous trahissions si mal ce sans quoi nous ne serions pas ?

Allons plus loin. Donner la vie, c'est bien. S'y préparer en créant en soi et autour de soi une ambiance, une habitude de respect, c'est mieux ! La perfection, c'est de concourir, en outre, à l'harmonieux développement d'une vie que nous avons donnée. Je veux parler de l'éducation !

Chers pères ou futurs pères de famille, y pensons-nous assez ? Que diable ! nous ne sommes pas des prisonniers de carrière et la durée de l'exil n'a pas tué l'espérance ! Plus nous avançons et plus s'exalte en nous la pensée de revoir les nôtres. La vie reprendra !

Qu'apporterez-vous en rentrant ? Je serai sincère : Bien souvent, au cours de conversations, l'un ou l'autre m'a confié : « Mes enfants seront avertis assez tôt... je leur dirai ceci... je leur parlerai de cela... je m'efforcerai de les comprendre... ». Vous pensez donc à l'avenir, mais dans l'ensemble — je vais être franc jusqu'au bout — vous n'entrez pas assez dans le détail et vous ne mettez pas assez en commun vos expériences ! Vous ne croyez pas assez à votre rôle paternel. Je ne dis pas que vous le sous-estimez, mais vous n'en voyez pas assez l'importance et les répercussions possibles dans la société. Surtout vous le croyez plus facile, plus simple qu'il n'est en réalité, et vous ne sentez pas assez le besoin de vous y préparer. Vous croyez que cela se fait tout naturellement, presque sans y penser. Erreur ! C'est tellement complexe, un cœur d'homme ! C'est si délicat une âme d'enfant ! Elle est si variée la gamme des sentiments humains. Il faut apprendre son métier de père : on devient édu-

cateur ! Un enfant, c'est déjà une intelligence, une volonté, un cœur. C'est une mémoire à entraîner, une imagination à discipliner, une conscience surtout à former, avec un sens aigu du bien et du mal. Il y a des convictions religieuses et humaines à semer dans une âme toute neuve que la vie n'a pas encore déformée. Il y a un sens de l'idéal à protéger et à exalter. Je dis bien : à protéger, car, assez spontanément, l'enfant est généreux et ce sont de véritables assassins ceux qui brisent dans le cœur d'un "Petit" les ailes de l'idéal. Quiconque a le sens de la grandeur mystérieuse de l'enfant souscrit à ces mots terribles du Christ : "Celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou la meule qu'un âne tourne et qu'on le précipitât au fond de la mer". Oui, il faudra donner à vos enfants le sens du don de soi, le sens de la générosité, le sens de l'amour. N'ayez pas peur qu'ils aillent trop loin ! L'égoïsme n'a pas besoin qu'on le plante ni qu'on l'arrose, il ne plonge que trop ses racines dans le cœur humain. Si demain, nous voulons une société meilleure, il faudra que les familles donnent au monde autre chose que des petits gâtés, des petits égoïstes ou des petits sceptiques. Il n'y a que trop de "vieux" précoces, et ce sera un scandale, que l'on payerait cher, de rencontrer des "combinards" chez ceux qui, hier encore, étaient à la mamelle !

Il est vrai, c'est difficile, d'être éducateur ! C'est que, d'abord, il faut faire effort pour s'améliorer soi-même. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. D'un mot, résumons : rien ne remplace l'exemple des parents. Mais, c'est une tâche captivante et dont sont payés largement ceux qui s'y donnent à fond. Aussi bien, comme je comprends deux cœurs qui, fondus dans un même amour, unissent leurs richesses complémentaires pour verser en un troisième le meilleur d'eux-mêmes, et vois très bien aussi deux fiancés qui, tout en faisant très large la part de l'amour, croissant en eux, se penchent déjà sur ce petit être qui naîtra d'eux, posent ensemble les principes d'une action concordante. Tout simplement, en ce qui nous concerne, je vois très bien des frères de captivité échangeant leurs réflexions sur ce point capital.

Certains pensent peut-être : nous avons bien le temps, nos enfants sont encore tout petits (ou même simplement en puissance). On trouve, en effet des parents qui attendent que l'enfant ait atteint quatre, cinq ans ou plus, pour songer à son éducation. Trop tard, le pli est déjà pris. N'oublions pas que l'enfant comprend avant d'agir ou même de parler et l'expérience prouve que, très souvent, l'homme est ce qu'a été l'enfant. Pères ou futurs pères de famille, méditez ces vers du poète :

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure
La mer y passerait sans laver la saoulerie
Car l'abîme est immense et la tache est au fond !

Mes chers Amis, vous sentez le besoin de contribuer à un ordre plus humain. Cet ordre, sans doute, implique bien des problèmes dont beaucoup nous dépassent. Mais, quelque soit le plan envisagé, professionnel, social, politique ou autre, cet ordre ne sera bâti qu'avec des hommes et l'édifice ne vaudra que ce que vaudront les pierres avec lesquelles il sera construit. Or, pères de familles, c'est vous qui avez cette mission magnifique de tailler ces pierres, de les préparer à tenir leur place dans l'édifice social ! Sentez-vous que votre rôle est irremplaçable ? Sentez-vous que la solidité de l'édifice dépendra de vous, de chacun de vous ? Sentez-vous toute votre grandeur et votre responsabilité ?

Vous ne pourrez pas, mes chers Amis, cette année encore, mettre dans les souliers de vos petits, ces gâteries qui font leur joie et la vôtre, mais vous aurez fait plus si vous mettez dans vos cœurs la décision ferme d'être de vrais éducateurs, en acceptant tout ce que cela comporte d'attention, de compréhension, de sacrifice, d'amour et de joie aussi, et, si déjà, vous utilisez vos maigres loisirs pour vous pencher sur ces questions primordiales.

Si cette captivité vous avait permis de prendre mieux conscience de votre devoir, vous n'auriez pas, croyez-moi, perdu votre temps, car vous auriez acquis un trésor qui, pour n'avoir pas cours en bourse, dépasse largement en valeur, les espèces sonnantes et trebuchantes.

Je ne puis, mes chers Amis, aux pieds de l'enfant de la crèche, vous faire de meilleur cadeau que de vous inviter à vous préparer toujours mieux par la prière, par l'étude et la réflexion, à votre mission de "pères". Je souhaite que l'enfant-Dieu vous donne, mieux encore, le sens et l'amour de l'enfant.

Vous me permettez enfin de formuler brièvement mes vœux de nouvel an : que 1944 nous voit mettre en pratique les résolutions que, sur ce sujet de l'éducation en particulier, nous aurons forgées au creuset de la captivité.

Votre aumônier qui vous redit toute son affection.

André BORDERIE.

Lieutenant-Aumônier général du Stalag.

LA NATIVITÉ

(cérail)

Roger VAN DER WEYDEN

dit "Roger de la Pasture"

ECOLE FLAMANDE DU XV^{me} SIECLE

(Musée de Dijon)



CULTE PROTESTANT.

Aujourd'hui, un Sauveur vous est né, vous le reconnaissez à ce signe... (Luc II v 12)

Mes chers Amis,

Notre état d'âme de prisonniers peut être caractérisé par l'évasion de notre pensée vers les objets de notre amour. Ces voyages de la pensée ne nous satisfont pas, mais, ils entretiennent en nous l'Espérance, et celle-ci est plus vivante et plus ardente que jamais en ce quatrième Noël d'exil.

J'ai eu la joie de faire la connaissance de la plupart d'entre vous. Nous avons causé du pays et nous avons prié ensemble. Mais ce qui m'a toujours encouragé, c'est de constater la fidélité de vos cœurs à ceux qui vous attendent. Vous m'avez parlé d'eux, me montrant avec émotion la première carte écrite de la main de votre enfant, ou les dernières photos reçues. Et ces sentiments que vous éprouvez sont simples, vrais et purs, car me ce baiser posé à la dérober par l'un de vous l'autre jour, sur le portrait de son gamin : Ah ! combien je comprends votre besoin de tendresse ! Aussi m'évaderai-je... en pensée, comme vous, en cette fin d'année. Je chercherai à rejoindre une petite maison dans la forêt. C'est là que sont réfugiés mes bien aimés, après avoir échappé par miracle au bombardement du 15 septembre. C'est là qu'ils m'attendront dans la prière et l'espérance. Et je pense que les prières et que l'amour fidèle de ceux que nous aimons, nous protègent un peu comme la prière et l'amour du Christ protègent ses disciples. Le sombre désespoir ou les tentations mauvaises doivent s'enfuir quand votre pensée rencontre celle de nos vaillantes femmes, le souvenir de nos chers parents ou le regard si pur de nos "petits".

De la même façon que notre cœur s'évade vers le foyer où veille la tendresse des nôtres, voulez-vous essayer de fixer votre attention sur le foyer de l'Amour suprême, sur JESUS ?

Mais a-t-on, même à Noël, le droit de parler d'amour, alors que le monde en folie se livre les plus cruelles batailles de l'histoire ? Peut-on parler d'amour quand les haïnes les plus féroces s'excitent devant les cités en flammes ? Peut-on parler d'amour devant les multiples misères morales et matérielles découlant de la guerre ? Oui, on le peut, et on doit le faire. Aussi, laissons ces visions d'horreur que nous impose un monde qui a repoussé le Christ, et pensons à ce que fut la première nuit de Noël.

Car IL naquit une nuit. Une nuit mystérieuse, bienveillante, paisible. Et ce fut cette nuit d'Orient qui entendit résonner les mots qui contiennent en eux tous nos espoirs, les mots que les plus incroyables d'entre nous murmurent comme une prière : « PAIX SUR LA TERRE »... (Luc II v. 14). — O nuit qui fut émuante et douce aux bergers de Bethléhem, pourquoi n'entendons-nous plus les chants proclamant la naissance du Sauveur ? Pourquoi ne remarquons-nous plus les signes qui nous permettraient de le chercher et de le découvrir ? Pourquoi nos ténèbres sont-elles si profondes ? Nous pouvons nous mêmes répondre à toutes ces questions et reconnaître franchement que l'humanité a mal reçu le « PRINCE DE LA PAIX » (Esaïe IX v. 5).

Jésus, la suprême manifestation de l'Amour de Dieu, fut haï par les hommes, d'une haine tenace, injuste, absurde. Mais aussi incompréhensible que soit cette haine, il n'en demeure pas moins qu'elle est un fait dans l'histoire. Le massacre des Innocents, la jalousie des pharisiens, l'hypocrisie de Caïphe, les sarcasmes d'Hérode, la lâcheté de Pilate, sont des manifestations différentes de la même haine. Ces hommes ont vu Dieu, et l'on haï. Et la foule elle-même, pour laquelle Jésus avait éprouvé une compassion infinie (Matthieu IX v. 36) dont il avait bœni les enfants et guéri les malades, et qui elle eut à choisir entre l'apôtre de l'amour d.v.n et un meurtrier, cette foule ingrate, envoya le Christ à la croix, et... libéra Barrabas (Luc XXIII : 13-35). Tout cela est inscrit dans l'histoire et se renouvelle chaque jour.

Mais Jésus est aussi l'être le plus aimé. A la suite des bergers et des mages, des pêcheurs sans nombre se sont prosternés devant Lui. Ceux qui l'ont accepté comme Sauveur, riches ou pauvres, savants ou ignorants, grands ou petits, se sont joyeusement soumis à sa loi. Ne voulez-vous pas à votre tour, en ce Noël, aller à la recherche du Sauveur "dans les sentiers de l'Evangile" ? C'est là que Blaise Pascal trouva son Seigneur et son Dieu. Vous ne tarderez pas à découvrir que l'enfant de la crèche est devenu un homme dont le caractère vous étonnera.

Tout en JESUS est proportion et harmonie. Un équilibre idéal régit dans sa personnalité. Il est

parfaitement homme, soumis à toutes les lois de la terre. Comme nous il connaît le travail, la fatigue et la peine. Il sait avec simplicité partager les joies et les souffrances de ses amis les plus humbles. Il est venu parmi nous comme un simple (Philippiens II v. 8), mais... en trois ans de prédication, cet homme, né dans une crèche et mort sur une Croix, a fondé sur la terre le plus grand des royaumes, le seul qui soit éternel : LE ROYAUME DE DIEU. Et ce fait, à lui seul, devrait secouer l'indifférence des hommes et fixer leur attention. Le Christ pose un problème que l'héroïque foi des apôtres et des martyrs ne fait que souligner.

Il est homme, c'est vrai, mais nous le sentons pourtant "étranger" à nos mesquineries, à nos lâchetés, aux folies de notre orgueil et de nos haïnes. Il n'est venu parmi nous que pour nous libérer. Il n'est venu que pour nous libérer et de nos partis-pris. Il juge de tout dans une liberté et une justice absolues. Il parle comme s'il était la Parole d'un juge suprême, mais d'un juge dont la nature est l'Amour. Et surtout, il aime les hommes comme personne ne les a aimés et ne pourra les aimer.

Cette perfection morale de Jésus nous étonne. Est-il seulement un homme ou est-il vraiment la suprême manifestation d'un Créateur, dont la patience ne cesse d'attendre notre repentance ? A cette question tout homme se doit de chercher une réponse.

Chers amis, je sais que la foi de beaucoup d'entre vous s'est affermie, et pour vous tous le Christ est l'ami le plus fidèle dans toutes les heures de votre vie. Il est réellement pour vous le SAUVEUR, le FILS DU DIEU VIVANT (Matthieu XVI v. 16). — Dans vos prières et dans vos chants j'ai compris l'amour que vous éprouvez pour Lui et ensemble nous avons dit comme l'Apôtre Jean : « Nous t'aimons, parce que tu nous a aimés le premier ». — Plusieurs d'entre vous en pensant au foyer qui vous attend, ou à celui que vous fonderiez à votre retour, vous avez fait vôtre, la résolution de Josué : « Moi et ma maison, nous servirons l'Eternel ». — Pour vous, Jésus n'est pas venu et n'est pas mort en vain.

Mais d'autres hésitent encore à faire des paroles de Jésus l'inspiration et la force de leur vie. La foi leur manque et le désir de la posséder aussi. Certains même n'ont jamais lu l'Evangile avec attention. Je me permets d'inviter ces camarades à méditer cette prière de Giovanni Papini, ce poète italien, auteur d'une remarquable histoire du Christ :

- « Nous avons besoin de toi, de toi seul et de nul autre... Tu es venu une première fois pour sauver ; tu naquis pour sauver. Tu te fis crucifier pour sauver. Mais voici, le temps est venu où tu dois réapparaître à nos tous et donner à cette génération un signe irrécusable et péremptoire.
- « Aucun âge plus que le nôtre n'a éprouvé la soif dévorante d'un salut surnaturel. La terre est un enfer. L'espèce humaine est devenue folle. Le monde entier retentit au fracas des édifices qui s'écroulent. Partout le chaos, un tourbillon sans but, un bouillonnement qui empêche l'air, une inquiétude insatisfaisante. Toutes les croyances dépérissent et meurent.
- « Nous n'avons, nous, désespérés, que l'espoir de ton retour. Nous les derniers, nous l'attendons chaque jour en dépit de notre indignité ».

Mais c'est à cause même de notre indignité que nous devons chercher le Christ. Il peut, seul, purifier toutes les sources de notre vie, reconforter nos cœurs nous entraîner dans la voie si belle d'un service fécond et béni. Alors dans nos vies transformées, notre Seigneur exaucera le désir et la prière exprimés par le poète hindou :

- « Que seulement je fasse de ma vie Une chose simple et droite, Pareille à une flûte de roseau Que tu puisses emplir de musique ».

Que la musique de Noël, que l'harmonie parfaite de l'amour divin, fassent chanter nos cœurs de joie et d'espoir.

Monsieur Laine se joint à moi, et nous vous exprimons nos vœux de bénédictions à l'occasion du Nouvel an, pour vous tous et vos chers foyers.

Jean BORDAS.

P. S. Nous serons heureux d'offrir le Nouveau Testament (traduction et édition modernes) à tous nos camarades de captivité, qui nous en feront la demande.

L'HUMOUR DANS LES CAMPS

Ph! Qu'en termes galants!...

Extrait du Journal de Mrs Grace Powel, passagère à bord du "Normandie" et qui regagne New-York après un séjour en Europe :

— 4 juillet. — Ai rencontré le commandant du "Normandie" en promenant Loulou sur le pont des premières. Quels charmeurs ces Français!

— 5 juillet. — Le commandant m'a fait un doigt de cour pendant le bal, la nuit dernière. Quel adorable danseur!

— 6 juillet. — Le commandant m'a fait une cour de plus en plus pressante. Il m'a déclaré que si je ne couronnais pas sa flamme, il ferait sauter le navire.

— 7 juillet. — Ai sauvé la vie à 1.500 passagers.

Maurice POURIAU, VI F 26.323.

Histoire vécue.

Un brave "Guéfangue" a reçu dans un colis un superbe "voltigeur", avec bague (d'avant les restrictions, hélas!) et qu'il a eu le courage de conserver jalousement pour son dimanche.

Et, ce n'est pas sans impatience que ce jour est enfin arrivé!

La dernière bouchée avalée, joignant au plaisir de fumer un mélange de fierté un tantinet rosse, il sort de sa poche, avec un petit geste majestueux, son "barreau de chaise" et l'allume. Son patron, à la seule vue d'un tel engin, lui demande avec une pointe de curiosité :

— "Maman... schicken? (qui se prononce à peu près "schique")"

Et l'autre, joyeux luron, de répondre :

Non!... elle fume!

René MAURY, VI H 1221, kdo 310.

Biurogno.

C'est l'approche du jour de l'An. L'Armée du Salut a organisé une soirée de conférences dans un quartier ouvrier et une Salutiste invite les gens à verser une petite obole pour secourir les indigents :

— "Allons, Messieurs, donnez à notre quête; vous pouvez avoir besoin de notre secours un jour. Nul ne peut savoir de quoi demain sera fait. Ainsi, moi qui vous parle, hier, j'étais dans les bras de mon mari et ce soir, je serai peut-être dans les bras du Seigneur!"

Alors, une voix avinée s'élève du fond de la salle :

— "Dites..., Madame... vous n'êtes pas libre demain/soir?"

Charles FADAT, VI J 933.

Nous.

Deux associés d'une maison de commerce ne s'entendaient pas très bien sur un point. L'un d'eux ne savait pas parler de la maison autrement qu'en disant : « Mon commerce, mes affaires, mon ouvrier »; tellement, qu'agacé, autre finit par lui dire un jour :

— Ecoute mon vieux, tu es bien gentil mais tu exagères; c'est toujours « je » et c'est toujours « moi ». Rappelle-toi que nous sommes associés et qu'il faut dire « nous », « nous avons un commerce, nous recevons des lettres ».

L'associé qui n'est pas un mauvais garçon, accepte la leçon et s'emploie de son mieux à se corriger. Et un beau matin, il entre, l'air ennuyé, dans le bureau de son ami et lui dit :

— Ah! mon pauvre ami, il nous arrive une sale histoire.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Nous avons f... la dactylo enceinte!!!

Claude GABON, 41.999, kdo. 1407.

Histoire Landaise.

Entre K. G., on parle du pays. Autour de la table, plusieurs provinces sont représentées. Catadou décrit son village et vante les attraits d'une piscine moderne. Larridan lui coupe la parole et s'écrie :

— Oh! la piscine, c'est bien inutile. Chez nous il y en a une et tout le monde continue quand même à pisser contre le mur!"

Georges AUGÉ, VI F 37.269, hdo. 633.

L'Évêque, le Curé et le Jardinier.

C'était il y a bien longtemps, au temps où MM. les Evêques roulaient en calèches conduites par des cochers fiers et dignes, domestiques stylés dont

la race tend à se perdre. Un vieux curé de campagne gémissait sous l'œil goguenard mais toujours attendri de son vieux jardinier. Et, il y avait de quoi geindre. La cloche, l'unique cloche de la vieille église si pittoresque était fêlée. Et une cloche fêlée, c'est désastreux!

Ce jour là, un peu d'espoir était entré dans le cœur du pauvre curé. Monseigneur l'Evêque venait lui rendre visite. Apres l'office, quand ils furent tous les deux devant une bonne table, chargée de succulents mets préparés par la vieille Marie, le brave curé lui fit part de ses doléances :

— "Ca ne peut plus durer, Monseigneur, mes paroissiens se moquent de moi. A cinquantes kilomètres à la ronde et peut-être plus, (ce que je ne peux vous affirmer car je n'ai jamais été si loin), il n'y a pas de cloche fêlée; il n'y a que la mienne, il faut me la changer!"

— "Changer votre cloche? Hum! ça coûte cher!"

Et voici Monseigneur plongé dans de profondes réflexions. Le pauvre curé n'ose pas l'interrompre. Enfin, Monseigneur releva la tête; ses yeux pétillaient de malice :

— "Vous avez raison, mon cher curé, il vous faut une autre cloche. Mais, ça coûte cher et nous sommes pauvres. Pourtant je veux y mettre de la bonne volonté. Je vais vous poser quatre questions et je repasserai dans huit jours. Si vous y répondez, vous aurez votre cloche: 1° Combien pèse la lune? 2° Où est le centre de la terre? 3° Quelle valeur ai-je? 4° Qu'est-ce que je pense?"

Et il partit, laissant le curé tout désespéré. Son jardinier qui le voit songeur et angoissé, lui demande ce qu'il a. Le brave curé lui explique et le jardinier, partant d'un grand éclat de rire, s'écrie :

— "Laissez-moi faire, M'sieur le Curé, je me charge de tout!"

Ne voyant pas d'autres solutions, le brave curé se résigna à laisser faire son jardinier. Le jour venu, celui-ci endossa la soutane et se mit un bandeau sur l'œil afin de ne pas être reconnu. L'évêque s'y méprit et après les politesses d'usage vint droit au fait :

— "Avez-vous réfléchi? Combien pèse la lune?" — "Une livre, pas plus, parce qu'elle a quatre quarts" — "Hum! c'est bien osé, mais votre réponse me plaît. Maintenant, où est le centre de la terre?" — "Là, juste sous mon pied; j'ai mesuré; si vous ne voulez pas me croire, vous pouvez recommencer!"

Comme l'évêque n'avait pas l'intention de mesurer la terre, il accepta :

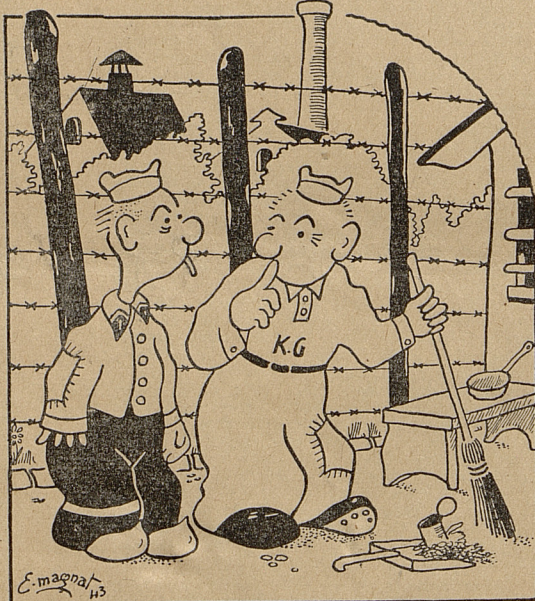
— "Bien, mais quelle valeur ai-je?" — "Oh! Monseigneur, vous êtes grand personnage, vous valez bien quinze pièces d'argent, la moitié de ce qu'a été payé Notre-Seigneur!"

Evidemment, l'évêque ne pouvait prétendre valoir plus que la moitié de son maître.

— "Très bien, mon ami, mais, voilà le plus difficile, qu'est-ce que je pense?" — "Eh! bien, Monseigneur, vous pensez que je suis curé, mais je ne suis que le jardinier!"

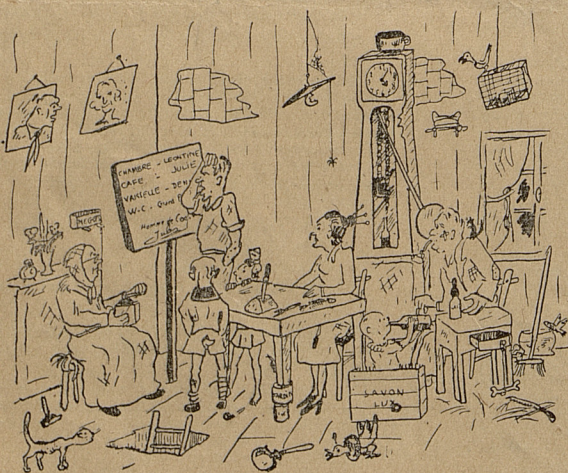
Et c'est ainsi qu'un curé de village put gagner sa cloche.

Gilbert PITET, VI F 35.663, S. K.

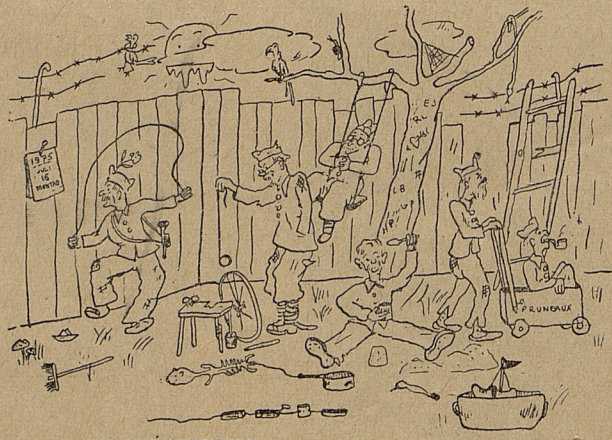


FAÇON DE PARLER

...FAIS ATTENTION, CH'TIOT GARS L'NOUVEAU CHEF ED' POSTE
Y PARLE EL' FRANÇAIS AUCHI BEN QU'MI.....



L'HOMME DE CONFIANCE EST LIBERE...



CEUX QUI ATTENDENT...

L'HUMOUR DANS LES CAMPS



FLÔHE - ALARM

Tant pis, je tue les mères et les gosses! —

Un drame au Camp d'Avord (14 juillet).

Un jeune sous-lieutenant aviateur avait informé sa maîtresse de ses intentions de rompre pour faire un riche mariage, celle-ci, indignée, manifeste vertement ses sentiments à l'égard du "traître". Enfin, après une longue discussion, tout s'arrange, à condition que notre aviateur exécute une dernière volonté de l'abandonnée : lui donner le baptême de l'air.

Hier donc, — le chiffre 13 est bien un chiffre fatal — à 3 heures de l'après-midi, le Caudron biplace décolle, emmenant nos deux futurs séparés. Après quelques loopings, chandelles, tonneaux à basse altitude, l'avion monte brusquement. À 300 mètres environ, le drame. Notre abandonnée sort un revolver et tire sur son pilote à bout portant ; deux balles dans la nuque. Mort instantanée du malheureux. L'avion s'écrase. Sous les débris de l'appareil on retrouve les restes de l'infortuné lieutenant, affreusement mutilés.

(Un temps pour la saveur de l'histoire).

— Et le corps de la maîtresse, où est-il ?

— Parbleu, on n'a rien retrouvé ; c'était une "grue", elle s'est envolée !

Jean BLANCHARD, kdo. 704.

Le chien de Marius.

Olive rencontre Marius qui traîne au bout d'une laisse un chien, un de ces vulgaires cabots sans paternité avouable. Celui-ci avait hérité d'un poil roux, d'oreilles courtes rabattues sur un museau de berger et d'un corps rondouillard, bas sur pattes, terminé en virgule par une brève queue sans panache.

— Té, Marius, tu as un bien joli cabot.

— Cabot ! cabot ! Tu veux dire que c'est un policier.

— Un policier, ricane l'autre, non mais...

— Chut, fait alors Marius, bas à l'oreille d'Olive, voui, mon vieux, seulement, il est de la secrète !

J. GIORDAN, kdo. 553, VI H 957.

du Kommando 771.

Ça se passait au kommando 771, situé dans une fabrique d'objets en ciment. Un camarade est à la fabrication des bordures de trottoir. Il est absorbé par son travail et semble réfléchir :

— Tu as l'air pensif, lui dis-je, à quoi penses-tu ?

— Je pense qu'après la guerre, j'en ferai mon métier ; mais il me faudra la collaboration d'une « poule ».

— Ah ? Je ne comprends pas.

— C'est simple. Pendant que je ferai les bordures, elle fera le trottoir.

André VANHILLE, VI F 28.374, kdo. 546.

Monsieur de Voltaire.

Lors de son dernier voyage à Paris, vers la fin de sa vie, M. de Voltaire rencontra dans un salon la Marquise de X..., sa contemporaine. Comme il regardait machinalement la poitrine de la Marquise — qui avait reçu des ans l'irréparable outrage, — celle-ci sussura :

— "Comment, Monsieur de Voltaire, vous vous intéressez encore à ces petits coquins ?"

— "Petits coquins ? Madame !", s'écria l'acerve ironiste, "dites plutôt de grands pendants !"

Robert ARROUAYS, VI J 777, kdo. 244.

La vie de Château.

La scène se passe en août 1940, dans un kommando situé en pleine brousse, dans le Hanovre. La vie de château ne fait que commencer. Les colis n'arrivent pas encore et tout fait défaut aux « guéfangués », en particulier le tabac. G..., incorrigible chasseur de mégots, vient de trouver un magnifique bout de cigare. La bonne aubaine ! Mais voilà, comment faire ? Pas de pipe, pas de feuilles à cigarettes et même pas le moindre bout de papier. Vint à passer un camarade fumant une espèce de cigarette roulée dans un morceau d'imprimé.

G..., lui montrant sa trouvaille demande :

— Hé ! dis donc, camarade, n'aurais-tu pas un bout de papier à me faire cadeau, afin que je puisse en rouler une ?

— Ah ! mon vieux, je regrette », et montrant sa cigarette, il ajoute : « Voilà la dernière feuille de mon livret militaire ! »

Pierre BOURDON, 28.353, kdo. 1504.

Le Cheval de course.

La nuit, Monsieur et Madame dorment côte à côte. Monsieur se prend à rêver tout haut et Madame se réveille.

Monsieur dit : « Suzanne ! Suzanne ! », Madame qui s'appelle Caroline secoue Monsieur et demande : « Quelle est cette Suzanne que tu appelles en rêvant ? »

— Suzanne !.. Suzanne !.. » reprend Monsieur en se frottant les yeux « c'est... c'est le cheval que j'ai joué cet après-midi ».

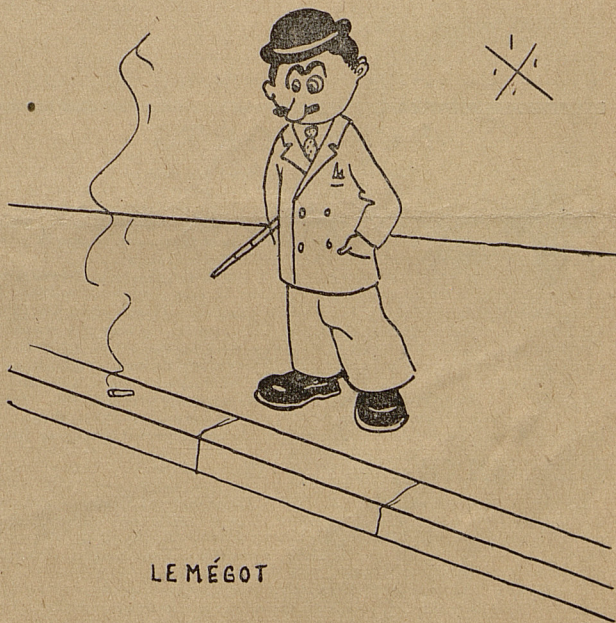
Le lendemain, Monsieur rentre du bureau Madame l'attend en lisant :

— Rien de nouveau ? », s'enquiert Monsieur.

— Non... Ah ! si... ton cheval a téléphoné !!! ».

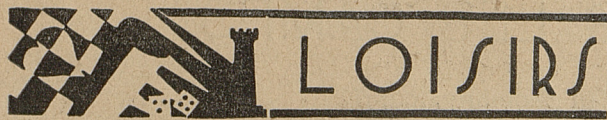
Georges BAROCHE, XII C 13.569, Stalag.

DEFENSE D'AF



LE MÉGOT

— Oh, LE BEAU SI J'OSAIS —



Allo! Allo! ICI RADIO LOUFOQUE!

Chers camarades,
Voici la retransmission du crochet radiophonique organisé le 31 octobre 1943 par le « Club des Loufoques » de l'A. K. 964, à l'occasion de son anniversaire :

Chers Auditeurs,
La salle des fêtes est pleine : " 300 guéfangues " venus des kommandos voisins sont là, car plusieurs d'entre eux vont affronter le micro. En tout 30 concurrents. La scène est artistiquement décorée, des projecteurs bleus, rouges, blancs, projettent une douce lumière. Le « Loufoque-jazz », habillé de bleu et jaune, est en place, le « speaker » est devant son micro. Le Président du club, H. BROUARD, monte sur le plateau et rappelle l'activité du club depuis un an ;
Novembre 42 : concours de pronostics, concours de bonnets de papier, prime.
Décembre 42 : concours d'insignes.
Noël 42 : théâtre, tombola (500 billets vendus dans un temps record).
31/12/42 : Cérémonie loufoque à l'occasion des funérailles de l'an 42.
1er janvier 43 : radio-crochet doté de nombreux prix en espèces.
10 janvier : élection du roi : « Le Baron de la Cancollotte ».
23 et 24 janvier : concours de belotte doté de 28 RM. de prix.
31 janvier : concours de bridge doté de 20 RM. de prix.
6 et 13 mars : tournoi d'échecs.
14 mars : concours de pétanque avec 25 RM. de prix.
21 mars : course aux trésors.
Pâques 43 : séance théâtrale avec un drame « Affaire Brandel ».
15 mai : grande fête populaire en plein air avec l'orchestre et la chorale, sous la présidence effective du Roi et de la Reine des Loufoques.
Pentecôte 43 : grand concert par le « Loufoque-jazz ».
20 juin : tournoi de foot-ball Inter-kommandos, doté de 20 RM. de prix.
27 juin : deuxième concours de pétanque avec 25 RM. de prix.
17 juillet : le club célèbre la fête nationale.
25 juillet : une kermesse est organisée ; bénéfice net 40 RM.
15 août : premier concert officiel par l'orchestre, sous la direction de Morlaine avec le concours de la chorale, sketches et chansons. Ce concert est donné plusieurs fois dans les kommandos voisins.
26 septembre : concours de pétanque avec 45 RM. de prix.
17 octobre : concours de bridge avec 45 RM. de prix.
Bilan : Recettes : 715,98 RM. — Dépenses : 565,65 RM.
Puis, la séance commence, présentée par Montguillon. Tour à tour, les chanteurs se font applaudir ou « crocheter » par le public, assez indulgent du reste. Au cours de la séance, l'orchestre se fait entendre dans de jolis morceaux accompagnés parfois par nos chanteurs officiels Le Cloac et Maillé aux voix chaudes et prenantes. La chorale se fait entendre et est applaudie chaleureusement, surtout dans Rose-Marie, chœur à 4 voix. La note comique est donnée par Pitiot.

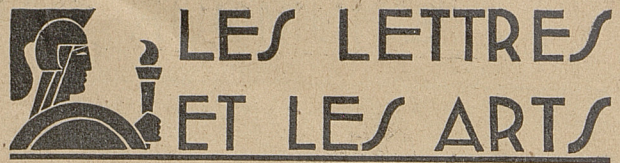
Résultats du crochet :
Comique : Sentimental :
1° Lasperche kdo. 870. 10 RM. 1° Jacquet kdo. 964. 10 RM.
2° Chabeau kdo. 870. 8 RM. 2° Hochast kdo. 952. 8 RM.
3° Delane kdo. 952. 6 RM. 3° Gimet kdo. 964. 6 RM.
4° Leduc kdo. 964. 4 RM. 4° Bresson kdo. 870. 4 RM.
5° Boularon kdo. 964. 3 RM. 5° Langane kdo. 870. 3 RM.
Bouglon kdo. 870. 3 RM. Lazayrat kdo. 964. 3 RM.
Une mention spéciale est décernée à Brassart, kdo. 952, comique troupière, qui a interprété magistralement un monologue : « Il est malin ».
Bref, 3 heures 1/2 de spectacle ont charmé l'assistance qui a oublié pendant ce temps la cruelle épreuve de la captivité.
Le club des loufoques du kdo. 964 poursuit son activité et tente d'atteindre son but qui est de distraire les camarades. Grâce à la compréhension de tous, aucune occasion n'est manquée et le temps passe plus vite.
Principaux organes récréatifs : Foot-ball (Dalanclous), Théâtre (Montguillon), Chorale (Jannot), Ping-Pong (Gougenheim), Orchestre (Morlaine).
Vive les « Loufoques » ! Le Président : H. BROUARD.

NOS MORTS

Le dimanche 14 novembre était consacré, dans toute la France, à la mémoire de nos morts de la guerre 39-40 et de la captivité. Les Prisonniers de Guerre du Stalag, qui n'avaient pas pu se recueillir le 1er novembre sur la tombe de leurs camarades, sont venus nombreux ce jour-là mêler leurs pensées à toutes celles de France.
A Dusseldorf, environ 300 camarades de divers kdos vinrent écouter les brèves et émouvantes allocutions de l'Adjudant Edouard Quidel, Homme de Confiance Principal du Stalag, du Lt. Borderie, aumônier général, de Mr. Laine, pasteur protestant et ensuite fleurirent les tombes de leurs camarades décédés, en un geste pieux et en songeant aux parents qui pleurent en France, loin de leurs chers disparus.
Au cimetière de Krefeld, une cérémonie analogue eut lieu, avec la présence de M. l'abbé Quidet et de M. Bordas, aumônier protestant du Stalag.
Dans tous les autres cimetières où se trouvent des camarades tombés avant la fin de la dure épreuve, des prisonniers vinrent apporter quelques fleurs

NÉCROLOGIE.

L'Homme de Confiance du kdo. 209 à Kaltar et ses camarades ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils ont éprouvée en la personne de **René BREHAM** (mle VI C 11892) du 39e R. I., décédé à l'hôpital de Kaltar le **26 septembre**, des suites d'une angine phlegmoneuse, malgré les soins dévoués dont il fut l'objet.
L'inhumation eut lieu le 29 septembre au cimetière communal en présence de tous ses camarades de kommando. Les honneurs militaires lui furent rendus par un détachement de l'armée allemande.
L'absoute fut donnée par l'abbé Heneguesse.
Je profite de l'occasion pour remercier tous les Hommes de Confiance de la 2-217 et leurs camarades d'avoir répondu si généreusement à la collecte organisée, nous apportant ainsi la preuve de la solidarité la plus étroite existant entre les kommandos.
L'Homme de Confiance du kdo. 209.



Poésies.

« NOËL »

C'est Noël, pauvres gars. Hélas ! c'est presque un soir
Comme les autres soirs. Pourtant, nous ferons fête,
Loin du pays natal. Noël, c'est un espoir,
Chez soi — que tout K. G. caressait dans sa tête !

C'est Noël, pauvres gars. C'est un Noël sans cloches !
Nos marmots sont là-bas. Ah ! la grotte et ses roches,
Les Rois Mages, l'Etoile et les petits moutons,
La messe de Minuit et le gai réveillon !

C'est Noël. Ah ! jadis, les contes, les veillées,
Les branches du sapin joyeux, illuminées,
Quatrième Noël d'exil et nous chantons,
Bien que le cœur soit triste et triste l'horizon.

C'est Noël, pauvres gars. L'Etoile de la Paix
Ne luit pas dans le ciel. Et le monde entier brûle,
Le feu maudit grandit de l'aube au crépuscule.
C'est Noël ! Les canons ont détruit les clochers.

La guerre horrible étroit, sanglante, l'Univers.
La mort joyeuse fauche et fauche la jeunesse.
C'est la danse macabre et le ciel et les mers
Reflètent ce squelette au rire lourd d'ivresse.

Noël ! Allons, les gars ! Gardons notre patience.
Le déluge dura quarante jours et nuits.
La tempête ne peut tenir sa violence
Et sur l'arbre abattu le nouveau soleil luit.

C'est Noël. Nous chantons, oubliant nos soucis.
Un jour, la Paix viendra. Se teiront les fusils.
Nous fêterons Noël dans la neige de France.
C'est Noël. Nous chantons le cœur plein d'espérance !

Georges BLAVIER, kdo. 1143

MOT D'ORDRE

à un camarade tombé dans les Ardennes.

Cher ami, tu n'es plus, la guerre meurtrière
T'a prématurément arraché à la terre
Où tu vivais heureux.
Des yeux t'auront pleuré. Une main a placé
Des fleurs avec la croix où ton nom est gravé
Près d'un bois ténébreux.

Tu étais jeune encore et tout plein d'espérance.
Tu voulais vivre en paix et tu aimais la France
Et tout ce qui est beau.
Un matin tu partis, comme autrefois ton père,
Mais déjà la mitraille avait creusé la terre
Et rouvert son tombeau.

Puis, le canon s'est tu ; les fleurs se sont fanées
Et quand à leurs foyers d'autres sont retournés
Ont-ils levés les yeux ?
Ceux qui se haïssaient ont-ils enfin compris
Que pour eux tu donnas ta jeunesse et ta vie
Près du bois ténébreux ?

Et moi, le prisonnier, ton vieux compagnon d'armes,
Je suis venu, de nuit, te conter mes alarmes
Et chercher mon chemin.
Assez de sacrifices pour que le sang versé
Ne le soit pas en vain ! je t'ai interrogé
Et tu m'as dit : « Copains ! ».

P. GUILLOT, kdo. 315

HIVER

Jaillis démesurés hors de l'épais lincoln
Les arbres dans le vent agitent leurs squelettes
Et la poudre qui choit des longues bandelettes
Efface les pas lourds de l'homme qui va seul !

Dans le jardin givré les rosiers ont des fleurs
Blanches et chaque branche une blanche fourrure.
Le soleil d'un baiser imprime sa dorure
Et les pétales froids tombent comme des pleurs !

Dans la plaine infinie une sourde candeur
A confondu le ciel et la terre muette,
Le roitelet s'est tu. Seule bleue et fluette
Une fumée enseigne un drame une laidéur !

La nymphe blanche et nue expose son corps pur
Mais l'inquiet baiser de l'errant solitaire
Sent sous le sein fleuri un parfum déléteré
Et sous le ventre lisse un grouillement futur !

En captivité. — P. B.

NOTRE DEUXIEME CONTE...

NOËL DE GUERRE

par Robert TERRISSE, 35.753, du kdo. 1905, second prix
de notre concours du meilleur Conte de Noël.



QUELQUE part en Europe, un faubourg de grande ville, un modeste logement d'employé. Par dessus les toits un vaste paysage de cheminées s'estompant au loin dans le brouillard froid : cheminées carrées des maisons innombrables ou l'on s'apprête à fêter NOËL, cheminées rondes des usines géantes où se fabrique la MORT...
C'est NOËL. C'est la GUERRE

Blonde et jeune, la maman s'affaire autour du sapin encore humide et plein des senteurs de la forêt. C'est la guerre, mais c'est aussi NOËL, et ce soir, des milliers d'enfants ont oublié la guerre mais attendent Noël. Les oranges seront

rare, les sucreries falsifiées seront amères et des jouets belliqueux pendront aux branches. Des millions de jeunes fées blondes souriront plus tristement que de coutume en songeant à l'absent, mais, sous leurs doigts aimants, le sapin n'en resplendira pas moins ce soir aux yeux des gamins éblouis.

Un pas dans l'escalier, la porte s'ouvre : c'est Lui. La jeune femme s'avance, les bras tendus, un sourire timide aux lèvres ; la sévère tenue d'aviateur l'impressionne toujours un peu.

— Bonsoir, chéri, tu restes avec nous ce soir ?
— Non, chérie, ma permission est courte ; juste le temps de t'embrasser et je dois retourner là-bas... Nous volons ce soir... Raid lointain, comme d'habitude... Tu embrasseras les gosses pour moi ».

Des hommes ont oublié NOËL...
Ils ne se disent plus rien ; un adieu un peu contraint et quelques paroles d'espoir ; elle attend pour pleurer qu'il ait disparu à l'angle de la rue voisine.

L'homme est parti d'un pas ferme, sans un regard en arrière ; mais, cette nuit, sous la carapace des nerfs tendus pour l'œuvre de mort, survivra dans son cœur la vision de la jeune fée blonde auprès du sapin vert.

22 h. 30... L'avion glisse puissamment dans l'air glacé, sous la lune indifférente ; il n'a pas pu encore repérer son objectif, en plein cœur du pays ennemi. Les rayons lumineux des phares le cernent dangereusement, menaçant de l'aveugler ; les projectiles éclatent de plus en plus proches. La chasse ennemie peut surgir d'un moment à l'autre dans le ciel clair.

L'ordre est formel : « Si l'objectif ne peut être atteint, lâcher tout, au hasard, sur la ville »...

L'homme guette ; il n'est plus homme, il est oiseau de proie. A la lueur de la fusée, il voit distinctement au-dessous de lui les faibles toits craintifs, les humbles toits dont chacun, telle une poule sa couvée, abrite son trésor d'amour, son sapin de Noël... Vision rapide surgie au fond du cœur : une jeune fée blonde auprès d'un sapin vert... Mais le temps presse, le pilote s'impatiente. Et puis, quoi ! au-dessous, c'est l'ennemi, l'ennemi impitoyable qui a fait tant de mal à son pays, l'ennemi qu'il faut détruire pour ne pas être détruit soi-même... Ici, le devoir est celui du soldat, non celui de l'homme. Ici, c'est la guerre et la pitié n'a plus la parole...

L'homme a fait le geste, et l'avion, allégé, aveuglé par le phare, s'enfuit vertigineusement.

Quelque part en Europe...

Ailleurs, au-delà d'une frontière...

Un humble logis d'ouvriers, au rez-de-chaussée d'une petite maison blanche et noire.

C'est la guerre, mais c'est Noël. Autour d'un sapin vert illuminé, trois enfants blonds se partagent avec des cris de joie de pauvres friandises de guerre et brandissent fièrement des jouets. La mère est blonde et jeune, et elle sourit, mais son sourire est triste ; le père est absent. On ne l'attendra pas, ce soir, autour de la lampe...

On n'entendra pas sur les marches du seuil son pas lourd de travail... On ne se lèvera pas, joyeux, pour déposer sur ses joues rudes un baiser sonore... C'est la GUERRE. Le père est là-bas, quelque part dans le monde, sur les vastes plaines glacées où plane la Gloire, où guette le corbeau.

Soudain, les rires se figent : la sirène a hurlé lugubrement dans la nuit... Les Hommes ont oublié NOËL...

Vite, il faut éteindre, et fuir sous l'abri précaire de la cave. Déjà, les oiseaux de mort ronflent là-haut leur triste menace, invisibles sous les étoiles...

... Un long sifflement, un fracas, un coup de bélier sur la voûte d'où tombent les plâtras. Dans un cri d'angoisse, la nichée s'est blottie dans l'ombre, autour de la mère. Plus un bruit, les respirations sont coupées.

Des minutes passent : fin d'alerte... La mère remonte à pas lents, ouvre timidement la porte, braque sa lanterne, le cœur battant. Un trou béant s'ouvre au plafond dont les débris jonchent la pièce. Puis, un cri... un cri de terreur d'abord, puis de stupeur : la bombe est là, tout près du sapin, profondément fichée dans le sol, mais intacte.

... tremblante d'émotion, la femme est tombée à genoux devant le miracle.

La matière a été plus humaine que l'HOMME... L'engin créé pour détruire, en ce soir de Noël, n'a pas osé !...

PETITES ANNONCES

Le lieutenant Borderie, aumônier général du Stalag, est heureux d'informer ses collègues lieutenants, intéressés par l'article, qu'il est actuellement possesseur de onze képis neufs qu'il est prêt à céder.

AVIS

Toute la correspondance doit être adressée à la Rédaction du Nouvelliste, sous le couvert de l'Homme de Confiance Principal du Stalag VI J.

LEGENDE ARTESIENNE...

LA VIERGE DES ARDENTS

par Henri SEVIN

NOËL ! Noël ! mot magique qui rayonne majestueusement sur notre planète. Noël ! la plus grande fête religieuse de l'année. Noël ! l'étoile mystérieuse qui fascine les hommes. Dans quelques semaines ce mot résonnera de nouveau aux oreilles de tous, croyants ou athées. Ce sera de nouveau la fête de la foi, de l'espérance, de la charité, de la paix. Un jour merveilleux où les hommes sont fraternellement unis : « Que sur la terre règne la paix parmi les hommes de bonne volonté ». Ainsi parlaient, dit l'Évangile, les anges aux pauvres bergers à qui a été annoncée la grande nouvelle de la venue d'un Sauveur. Et depuis, les hommes, les uns avec ferveur, les autres aveuglément obéissent... Pourquoi donc cet engouement pour Noël. La foi, la tradition, le côté mystérieux de cette fête semblent être les éléments principaux de notre enthousiasme. Et puis, nous sommes ainsi faits que nous aimons les légendes, les contes fantastiques, les « belles histoires », vraies ou fausses. Noël marque le début de ce que sera plus tard le grand drame humain : la Passion. D'autres drames, d'autres épopées ont remué les masses à travers les siècles : « la Chanson de Roland » enchantera le Moyen-Âge, « Faust » fut un des sommets du romantisme, « l'anneau de Nibelung » révolutionna l'art musical et devint pour les Allemands le symbole de leur puissance. De grands artistes mirent en musique ces merveilleuses odyssées et nous donnèrent « l'Enfance du Christ », les « Troyens », « Boris Godounov », la « Tétralogie », le « Roi David », etc... Ces drames, plus ou moins vécus, ces légendes ont laissé une forte empreinte dans tous les pays, dans chaque province de notre belle France. Entre mille autres, voici une savoureuse histoire, toujours vivace au cœur des Artésiens et plus particulièrement à celui des Arrageois, si fiers de leur patrimoine historique symbolisé par le célèbre Lion des Flandres, lequel, au sommet du beffroi haut de 75 mètres, surplombe la ville et semble défier l'adversité.

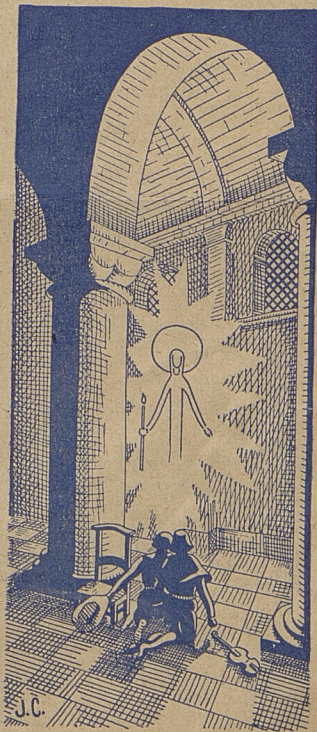
Le point de départ de la « légende dorée » est, ici, humble comme toujours enveloppé de deuil comme souvent. Une épidémie qu'on nommait « peste noire », feu infernal ou mal des ardents, désolait l'Europe septentrionale au début du XIIe siècle. Un feu intérieur semblait brûler les malades qui succombaient par centaines. Voici comment, d'après certains manuscrits, ce fléau fut arrêté. Partout au Moyen-Âge, mais surtout à Arras, où deux de ses fils, Jean Bodel et Adam de la Halle dit le « Bochus » avaient une grande célébrité, les cérémonies importantes de la vie étaient embellies par le concours des Trouvères et des Ménestriers leurs frères plus modestes. Ceux-ci, aux festins des riches, aux noces, chantaient, en s'accompagnant sur leur rebec, les antiques histoires de notre mythologie nationale : Charlemagne le Bien Aimé Empereur et la tragique fin de Roland à Roncevaux. Un jour, deux de ces violoneux, méprisés par les trouvères plus riches, entrèrent en inimitié parce que l'un d'eux tua le frère de l'autre. Le premier était originaire de St Pol sur Ternoise, petite ville située à 30 km. d'Arras. Le second résidait en Brabant. Retourné chez lui, le premier Ménestrier, dans la nuit du 21 mai 1105, eut une vision : une dame d'une éblouissante beauté lui apparut et lui dit : « Va en la cité d'Arras où tant de malades souffrent mortellement. Te te ferai parler à l'Évêque et tu lui raconteras cette vision. Tu lui diras de veiller avec toi et un troisième pendant la nuit de samedi et dimanche et de visiter les malades dans l'église. Au premier chant du coq, une femme vêtue comme je le suis, vous remettra un cerierge que vous allumerez ; vous en ferez couler la cire dans les vases pleins d'eau. Vous donnerez aux malades à boire de cette eau et en laverez leurs plaies. Ceux qui croiront seront guéris ». La même apparition se renouvela au second Ménestrier, les mêmes paroles lui furent répétées. Tous deux se mirent donc en route. Le premier arriva d'abord et vit l'évêque : il lui parla de ce qu'il avait vu et entendu mais l'évêque ne le crut pas et traita de fable son récit. Toutefois, le second Ménestrier étant survenu à son tour, il fallut bien que l'évêque se rendit à l'évidence du fait surnaturel. Comment d'ailleurs, se seraient-ils concertés pour le tromper, séparés qu'ils étaient par un meurtre ? L'évêque les reconcilia et tous trois entrèrent dans la cathédrale à l'intérieur de la-

quelle gémissaient les malades. Ils veillèrent, prièrent et au premier chant du coq, la vierge éblouissante apparut. Elle remit le cerierge aux deux pauvres violoneux. Les enlumineurs d'anciens manuscrits nous les montrent, agenouillés devant elle, les yeux en extase, ayant laissé tomber leurs instruments à leurs côtés.

Du cerierge allumé, les deux Ménestriers firent couler au commandement de la vierge des gouttes dans l'eau et l'offrirent à boire aux malades et les guérirent sur l'heure. Par la suite, la dévotion continua d'être grande en Artois autour de ce don du ciel du cerierge qui ne diminuait pas, tant qu'on l'allumait au cours des épidémies.

Telle est cette histoire qui eut son apogée peu après le drame de 14-18. En 1923, de grandioses fêtes commémorèrent cet événement. Les habitants offrirent une merveilleuse couronne de riches pierres et bijoux à la « Vierge des Ardents ». Un grand cortège historique termina la fête. Aujourd'hui, on peut voir en l'église, appelée « Notre Dame des Ardents », la vierge portant le riche cadeau et le fameux cerierge à la main.

Nous voici bien loin de Noël. Mais, n'est-ce pas là une belle histoire ? N'y a-t-il pas entre les deux événements un singulier parallélisme ? Les anges apparurent aux pauvres bergers. La vierge se montra à de misérables musiciens. Jésus-Christ guérit les malades. La vierge, elle aussi, apporta la guérison. L'un comme l'autre n'ont-ils pas soulagé de grandes souffrances ? Et une histoire (même étant du domaine de la légende), ne mérite-t-elle pas d'être contée ?



SPORTS

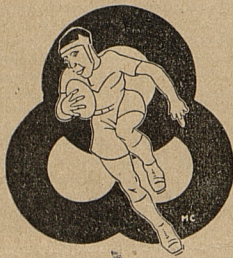


NOTRE ENQUÊTE SUR LA RÉFORME DU FOOT-BALL FRANÇAIS

Dans le « Nouvelliste » n° 51 du mois d'août nous avons ouvert une enquête sur la réforme du foot-ball français. Dans le n° 53 du mois d'octobre nous vous avons donné la réponse d'Henri Fabre. Nous avons gardé en réserve la réponse de notre camarade Guy Simon, espérant l'insérer avec une ou plusieurs autres. Malheureusement, rien de plus ne nous est

parvenu. Nous le déplorons. Mais nous publions aujourd'hui l'article de Simon, espérant que sa lecture fera naître quelques réflexions, quelques réactions même, que vous voudrez bien nous communiquer. Nous espérons que vous ne serez pas tous de son avis et que nous pourrions imprimer dans quelque temps une thèse contraire.

LE COLONEL PASCOT ET... LE FOOT-BALL FRANÇAIS, par Guy Simon



S'il me fallait démontrer la popularité du foot-ball en France, les réactions de la presse et des sportifs, lors de la décision du Colonel Pascot transformant complètement le statut du foot-ball français, me fourniraient une belle et irréfutable illustration. Mais chacun sait que le foot-ball est le sport le plus répandu dans notre pays.

Et les récentes décisions du Colonel Pascot ont fait l'effet d'une énorme bombe. Après l'éclatement deux clans se sont formés : l'un pour le projet, l'autre contre. Et l'effervescence provoquée ne semble pas prête de se calmer.

Qu'est-ce au juste que le plan Pascot ?

C'est avant tout, une réaction contre le professionnalisme.

En 1932, le professionnalisme fut instauré en France. La Fédération française de foot-ball, devant l'ampleur que prenait ce sport, était incapable de combattre l'amateurisme marron. Mieux valait, s'inspirant de la méthode anglaise, reconnaître le professionnalisme.

La Fédération fixant le salaire des joueurs, le championnat de France et la Coupe de France connurent un succès qui allait grandissant. Des mécènes se présentèrent et les clubs prirent une importance jusqu'alors inégalée. On acheta des joueurs étrangers, joueurs d'élite comme Jordan, Hiden, Szabo, Simonyi, Abblegen, Koryanji, Rhor, Kalosci, Volante, etc., plusieurs même, comme Hiden, Jordan, Koryanji, Symonyi demandèrent et obtinrent leur naturalisation. Au contact de ces joueurs et des entraîneurs étrangers et français, nos sportifs apprirent le foot-ball et surtout la tactique du foot-ball ; au fur et à mesure que les années passaient, la France, dans la concert européen, s'imposait et ses dernières sorties démontraient que ses possibilités étaient grandes.

La guerre survint. Après l'armistice, Monsieur Jean Borotra jugea et condamna le professionnalisme. Il lui donna encore trois ans. Passé ce délai, l'amateurisme renaissait. Puis, vint le colonel Pascot.

Au début, se rendant compte que nos deux dernières parties internationales contre la Suisse et contre l'Espagne, surtout contre l'Espagne (4 à 0) n'avaient pas été brillantes, il reconnut que le professionnalisme avait du bon et n'apporta qu'un léger changement : l'obligation pour les équipes « pro » de faire jouer 4 amateurs.

A la fin de la saison 42-43, la presse sportive et les personnes autorisées reconnurent que notre niveau de jeu était en baisse. Pour remédier à cet état de choses, les techniciens proposèrent deux solutions : la première était une formule libre, c'est-à-dire que chaque club aurait possédé des joueurs, et, personne ne se serait préoccupé de savoir s'ils étaient payés ou non. La seconde préconisait la reconnaissance d'un ligue professionnelle organisant un championnat professionnel.

Mon intention n'est pas de prendre position contre le plan Pascot. Mais je crois qu'il ne fallait pas tout casser. Certes, il y avait des abus. J'admets, qu'avant la guerre, des histoires scandaleuses se soient produites, mais, de là à supprimer purement et simplement le professionnalisme, il y avait une très grande marge...

Que reproche le colonel Pascot aux joueurs ? aux dirigeants ? aux clubs ? Je vais essayer de vous énumérer ses griefs et je vous donnerai mon modeste avis.

Aux joueurs, le Colonel Pascot reproche d'avoir exigé des salaires exorbitants, salaires qui dépassaient le montant fixé par la Fédération. Mais peut-on vraiment exiger qu'un joueur qui quitte un club pour un autre n'essaie pas de gagner davantage dans le nouveau que dans le précédent ?

C'est normal, du moins, je le crois. On a prétendu que les joueurs avaient hâte de changer de club pour toucher le bénéfice de leur changement. C'est faux pour la grosse majorité. Les joueurs probes et consciencieux qui formaient l'élite de notre foot-ball restaient attachés à leur club ; ils avaient l'amour de leurs couleurs et, blessés pour elles, ils acceptaient de jouer, de lutter quaed même. J'en appelle aux Cheuva, Bourbotte, Veinante, Aston, Rio etc... Croit-on qu'avec le système des équipes fédérales, les joueurs disputeraient le championnat avec le même cœur, le même allant ?

Je crois que l'esprit de clocher jouait un grand rôle dans le championnat de France d'avant guerre. Avec les équipes fédérales, y-a-t-il possibilité de recréer les derbys Lille-Fives, Racing-Red Star, Rouen-Le Havre ? Un joueur qui a toujours eu l'habitude de jouer dans le midi ne peut pas, de but en blanc, s'imposer dans une équipe du nord. Il lui faut l'ambiance de son club, il doit se refaire des camarades. Le dilemme qui est imposé aux joueurs : ou jouer comme fédérés, ou cesser la pratique de leur sport favori en compétition, paraît sévère. Je sais bien que pour les joueurs fidèles à leur club depuis plus de cinq ans, il y a dérogation, mais pour les autres ?

Aux dirigeants, le Commissaire Général reproche d'être devenus des « businessmen » et d'avoir transformé les clubs en véritables affaires commerciales. D'accord avec lui dans une certaine mesure, mais, là où il va trop loin, c'est lorsqu'il menace de prison les personnes qui donneront de l'argent aux joueurs. Le Colonel Pascot sait-il que, parfois, les clubs marchaient grâce aux généreux dons des dirigeants qui n'épargnaient ni leur temps, ni leur argent, ni leur peine pour faire vivre leur club. Et tout naturellement me viennent les noms du regretté Jooris de Lille, de Bayrou de Sète, de Mestre du Racing, de Lecoq de Rouen, de Henno de Metz, etc.

Aux clubs, le Colonel Pascot reproche de ne pas s'être assez occupés des jeunes joueurs ; et, pourtant, il était vraiment plaisant d'assister à la présentation des juniors, cadets, poussins, en lever de rideau du match amical Racing-Arsenal. Rouen, Lille, Marseille, Bordeaux, étaient autant de pépinières fécondes. Le second grief du Commissaire général est que les clubs, avec les bénéfices réalisés, n'aient pas aménagé davantage de nouveaux terrains, des vestiaires, des douches, etc... Je suis entièrement d'accord avec lui sur ce point et j'ai toujours déploré qu'une nation comme la France n'ait pas à sa disposition un stade d'au moins 100.000 places.

Faut-il me résumer ? Le plan Pascot est excellent quant au principe, mais trop rigide, trop sévère dans ses applications. A mon avis, après la guerre, le Foot-ball français sera obligé d'être réglementé. Pourquoi ne pas vouloir admettre la ligue professionnelle ? C'est la méthode la plus rationnelle, à mon sens, pour éviter l'amateurisme marron. Je suis partisan du professionnalisme. Jamais, on ne pourra empêcher un joueur d'être payé. Je sais bien que l'intention du Commissaire général aux sports est de vérifier scrupuleusement la trésorerie des clubs, mais comment interdire à un dirigeant de donner, sous main, de l'argent à ses joueurs ?

Enfin, pourquoi interdire à un athlète qui a des moyens physiques, de les monnayer ? Une partie de foot-ball est un spectacle ? Pourquoi les artistes ne seraient-ils pas rétribués ?

Souhaitons qu'après la guerre, une formule équitable mette fin à ce regrettable état de choses et, qu'à la grande joie des sportifs, acteurs et spectateurs, la balle ronde puisse rouler sans contrainte sur les belles pelouses de nos stades de France.



REVANCHE : LE VI F REND VISITE AU VI J

Le match revanche, fixé au dimanche 7 novembre sur le terrain de Krefeld, était attendu avec impatience par tous les sportifs du Stalag. On se demandait ce qu'allaient faire les joueurs de ping-pong après la sévère leçon qu'ils avaient prise 3 semaines auparavant et l'on se doutait un peu que l'équipe de foot-ball du VI F ne serait pas exactement celle qui se fit battre à Bocholt.

Ping-Pong.

Etant donné l'heure tardive à laquelle commencèrent les épreuves, les parties de ping-pong se disputèrent au meilleur des 3 manches. Le Berouyer pour le VI F et Boutet pour le VI J entamèrent le débat. Après une 1re manche difficile, Boutet gagne. Cela commence mieux qu'à Bocholt ! Mais Fauquet ne peut triompher de Cathala. Une victoire partout. Puis, Jean bat Caussade après une dure partie et Simon, une belle forme, gagne devant Fabry. Le VI J mène par 3 parties contre 1. Encore une victoire et nous avons le gain de la rencontre. Mais, il ne faut pas encore crier victoire ! Après une magnifique partie, Marzolf doit s'incliner, comme la dernière fois, devant Bigourd et, en double, Jean-Copin se font battre. Les 2 équipes sont à égalité et il reste 1 partie à jouer : Bigourd-Caussade contre Simon-Boutet. Ces derniers perdent un 1er set qu'ils auraient pu gagner. Dans la 2e manche, Bigourd-Caussade mènent par 20 à 15. Boutet reçoit le service de Bigourd, Simon est déchainé et l'écart diminue : 20 à 19. Encore un petit effort. Hélas ! la dernière balle de service est très coupée et Boutet renvoie dehors ; le VI F a encore gagné. Mais, cette fois, la défaite du VI J est honorable. Il est vrai que Florentin, le second joueur de Bocholt n'avait pas pu faire le déplacement.

14

Foot-ball.

L'après-midi, après une exhibition entre les équipes de basket-ball du stalag VI J, les équipes de foot-ball font leur entrée sur le terrain, très applaudies. Comme nous le pensions, le VI F a déplacé une formation beaucoup plus forte, et l'équipe, toujours commandée par Fievet, paraît très redoutable. Le VI F engage et descend dangereusement vers Bonneton, mais la balle est reprise par les hommes de Simon qui descendent et marquent par Alexander. Il n'y a pas 2 minutes que l'on joue ! La partie continue, le VI F domine largement et pourtant le VI J marque un second but avant la mi-temps. Pendant le repos, les langues marchent et, en dépit de cette avance de 2 buts, l'on ne donne pas cher de la chance de l'équipe de Krefeld. De fait, presque toute la deuxième mi-temps, se jouera devant ses bois. Le VI F fait une belle démonstration et construit un beau jeu de passes très précises, fort apprécié du public mais il ne marquera qu'une seule fois, à la suite d'un beau tir de l'ailier droit Dukic, tandis que, sur ébahissement, le VI J ajoutera un troisième point à sa marque. Et la partie prit fin sur ce résultat de 3 buts à 1 qui déçut les spectateurs.

C'est vraiment la plus forte équipe que le VI J ait jamais rencontrée. Celui-ci doit sa victoire à la remarquable partie de son portier et de ses arrières. Bonneton fit des arrêts superbes et acrobatiques, Sévin et Leblanc furent partout et très sûrs. Donati et Bonanséa, contraints de jouer la défense, le firent avec courage et efficacité. Guégen, le demi-centre habituel de l'équipe, malade, ne jouait pas. Simon avait pris sa place. Il ne fut pas à son aise et ne fournit pas sa partie habituelle. Il courut toute la journée après une balle introuvable et ses demis, qui jouaient en retrait, harcelés par l'attaque adverse, ne pouvaient le servir convenablement. Félicitations à la ligne d'attaque qui, dans ces conditions, marqua 3 buts.

➡ Voir la suite en page 15 ➡

SPORTS (suite)

Au VI F, Fiévet, fit une remarquable partie et fut le roi du terrain : il « dribbla », feinta et servit toujours avec précision le joueur démarqué. Toute l'équipe fit une très belle partie, domina en vitesse et en précision son heureuse rivale, mais elle manqua de chance.

Le principe d'une troisième rencontre fut admis. La date n'est pas encore fixée. Mais espérons que ce sera pour bientôt. Il y a, entre les 2 équipes, une question de supériorité qui n'est pas très nettement tranchée, malgré les deux succès consécutifs du VI J.

On parle aussi d'une rencontre avec un autre stalag de la région VI. Mais, rien n'est encore conclu définitivement.

Résultats techniques de la journée.

Ping-Pong :

Boutet (VI J) bat Ls Berouyer (VI F) 14/21 21/16 21/18
Cathala (VI F) bat Fauquet (VI J) 21/19 21/17
Jean (VI J) bat Caussade (VI F) 15/21 21/17 21/18
Simon (VI J) bat Fabry (VI F) 21/17 21/18
Bigourd (VI F) bat Marzolf (VI J) 21/14 25/23
Cathala-Bouchard (VI F) b. Jean-Copin (VI J) 21/19 21/10
Bigourd-Caussade (VI F) b. Simon-Boutet (VI J) 21/18 21/19
Stalag VI F bat Stalag VI J par 4 victoires à 3

Foot-ball.

Composition des équipes :

VI F. — Ferré, Bick, Vasilic, Joly, Fiévet (cap.), Waltin, Dukic, Doleson, Franka, Despons, Hougardy.

VI J. — Bonneton, Sévin, Leblanc, Donati, Simon (cap.), Bonanséa, Copin, Alexander, Zamperetti, Malthal, Branco.

Arbitre : Henri Fabre.

Stalag VI J bat Stalag VI F par 3 buts à 1

N. B. — L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro les autres comptes-rendus sportifs.

LE COIN DU SPORTIF.

Aux questions qui avaient été posées dans le « Nouvelliste » n° 53 du 15 octobre, il fallait répondre :

1° Maurice Garin a gagné le premier Tour de France en 1903.

2° Ladoumègue a battu le record du monde des 1.500 mètres en 1930 en 3' 49" 1/5.

3° L'Italie a gagné la Coupe du Monde de foot-ball en 1938.

4° La France a perdu la Coupe Davis en 1933.

5° L'Allemagne fut éliminée de la Coupe du Monde de foot-ball en 1938 par la Suisse.

Nous avons reçu exactement 100 réponses dont 34 justes.

En conséquence, les dix camarades dont les noms suivent gagnent chacun deux paquets de cigarettes. Nous les félicitons de leur chance et de leur flair, puisqu'ils doivent leur succès, sans doute au fait d'avoir répondu exactement (ils étaient 34 dans ce cas !), mais surtout à celui de s'être approchés assez près des chiffres réels de la question subsidiaire :

Francis Noël, 32.634, kdo. 1332, 90 réponses dont 38 justes ; Paul Barbier, 39.494, kdo. 1332, 123 réponses dont 40 justes ; Henri Perrot, 34.597, kdo. 1332, 60 réponses dont 45 justes ; Ernest Goglio, 14.718, kdo. 1332, 50 réponses dont 32 justes ; Joseph Degioanni, 38.959, kdo. 1332, 150 réponses dont 130 justes ; Georges Mahuet, 10.189, kdo., 38 réponses dont 17 justes ; Lucien Martin, 4.997, Stalag, 38 réponses dont 15 justes ; Charles Balordi, 41.095, kdo. 1332, 164 réponses dont 102 justes ; Jean Regeste, 23.012, Stalag, 35 réponses dont 20 justes ; Fernand Grellien, 36.104, kdo. 1625, 35 réponses dont 7 justes.

C'est un gros triomphe pour le kommando 1332. Devant le succès de ce concours, nous le continuons ce mois-ci. Guy Simon vous pose encore cinq questions :

1° Qui a gagné l'épreuve du 1.500 mètres aux Jeux Olympiques de Berlin en 1936 ?

2° Qui a gagné le championnat de France cycliste à Monthéry en 1938 ?

3° Quelle est l'équipe de foot-ball qui a été battue par le Racing-Club de Paris en finale de la Coupe de France en 1939 ?

4° Quel est le coureur cycliste qui a gagné la course pascale Paris-Roubaix en 1938 ?

5° Quelle est l'équipe de foot-ball qui a été battue par l'Uruguay en finale des Jeux Olympiques de 1924 à Paris ?

Questions subsidiaires.

1° Combien recevrons-nous de réponses ?

2° Combien de camarades se tromperont-ils en répondant à la cinquième question ?

Prix.

Quinze prix de 2 paquets de cigarettes chacun.

Et maintenant, bonne chance à tous et démontrez que le kommando 1332 n'est pas le seul à avoir du flair !

DERNIERE HEURE.

NÉCROLOGIE.

Kommando 870. Rheydt. Les prisonniers de guerre du kdo. 870 Rheydt ont la douleur de faire part de la perte qu'ils viennent d'éprouver en la personne de leurs camarades :

Auguste DUPUIS, décédé, victime d'un accident de travail, le 4 novembre 1943 ;

Louis BIOTTEAU, décédé après une courte maladie le 15 novembre 1943.

PRIEZ POUR EUX.

Ils remercient tous ceux qui, soit par leur présence aux obsèques, soit par l'envoi de couronnes, soit par des collectes, ont bien voulu témoigner leur sympathie dans ces pénibles circonstances.

Sergent Fr. LASPERCHES, H. d. C. kdo. 870.

Petites Annonces.

Vente. — Sont en vente au kdo. 1426, une contre-basse en cuivre en si bémol et un violon. Prix à débattre. S'adresser à l'H. d. C. du 1426.

Achat. — Le kommando 1615 est acheteur d'une ou deux basses ou contre-basse et d'un tromblon piston. S'adresser à l'H. d. C. du kdo. 1615.

Association d'Entr'Aide.

Toutes les cartes d'adhérents délivrées avant le 1er janvier 1943, seront renouvelées dans le courant du mois de janvier 1944.

L'HOMME DE CONFIANCE VOUS PARLE

MESSAGE DE L'U. C. J. G., à l'occasion de Noël.

Au cours des siècles, Noël a été célébré comme une fête de joie, de délivrance et de lumière. Le monde d'aujourd'hui, qui connaît une indicible souffrance, qui est dominé par toutes les puissances de la haine et du mal, et qui vit dans de profondes ténèbres, a besoin plus que jamais de comprendre la signification de Noël.

L'Aide aux prisonniers de guerre des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens vous adresse ce message avec le ferme espoir que, malgré les si tristes circonstances dans lesquelles vous passez de nouveau cette fête, loin de vos familles et de vos patries, vous recevrez dans votre cœur un peu de la paix divine promise aux hommes.

Veillez croire à notre très profonde et très sincère affection et à notre désir de continuer, dans la mesure de nos forces, à vous aider à surmonter votre triste sort.

Henri JOHANNOT.

COMMUNICATION de l'Homme de Confiance de l'Hôpital de GERRESHEIM.

Afin d'éviter toutes réclamations, plus ou moins fantaisistes, et pour donner à chacun de ceux qui auraient à faire un séjour à l'Hôpital de Gerresheim, les renseignements rigoureusement exacts concernant la répartition de la Croix-Rouge et les distributions de cigarettes, l'Homme de Confiance de Gerresheim expose ce qui suit :

1° **Croix-Rouge.** — Une première distribution de la livraison totale, est effectuée le premier vendredi qui suit cette livraison. En bénéficient tous les présents à l'heure de la distribution (15 heures), et même les entrants du jour.

L'autre moitié est distribuée le vendredi de la semaine suivante, dans les mêmes conditions.

2° **Cigarettes payantes.** — A moins d'empêchement majeur indépendant de ma volonté (exceptionnel en fait), en ce qui concerne le jour, un paquet de cigarettes par homme est distribué chacun des trois premiers jeudis du mois, le quatrième, quinze cigarettes seulement. Si le mois comporte un cinquième jeudi, il est évident que je ne puis rien donner.

Je tiens à préciser que le Personnel de l'Hôpital (médecins, infirmiers, et employés des kommandos) perçoit exactement la même quantité de vivres et cigarettes que les malades.

3° **Extra Portions.** — Une distribution supplémentaire de vivres est faite, chaque mardi, aux malades désignés nominativement par les médecins traitants. Ceci ne lèse en aucune façon la collectivité, attendu que ce supplément de vivres est envoyé spécialement pour les grands malades en sus de la livraison générale.

Je rappelle en outre, que les rentrants à l'Hôpital possesseurs de couvertures, drap, sac de couchage et tous effets personnels, doivent être munis d'une attestation de propriété écrite en allemand, portant le cachet et la signature du Chef de Kommando.

De même, la carte de vêtements, doit être rigoureusement à jour.

Ne pas oublier la plaque matricule !

Maurice PIERSON, Homme de Confiance de l'Hôpital.

ENVOI dans les colis de DOCUMENTS OFFICIELS.

Les services de l'ambassade Scapini me font savoir :

« En raison de la fréquence des envois de documents tels que : Actes de naissance, actes de mariage, certificats de propriété et autres, dans les colis destinés aux prisonniers de guerre, aux fins de constitution de dossiers de relève ou de libération, l'O.K.W. communique qu'une telle façon d'adresser des documents est interdite, et que les paquets les contenant seront à l'avenir confisqués ».

AVIS aux Prisonniers de guerre CORSES.

En date du 30 octobre, la Maison du Prisonnier du Rhône communique :

« M. l'abbé François CASTA, seul prêtre Corse resté en France, serait heureux de recevoir de chacun de ses compatriotes encore dans notre Stalag, une étiquette et une carte-lettre adressées à :

« M. l'abbé François CASTA, n° 152, cours Gambetta, à Lyon

« afin de lui permettre de leur envoyer quelques douceurs, »

Étiquettes envoyées au " SECOURS aux PRISONNIERS de GUERRE " à Vevey.

Un nombre considérable de P.G. envoient leurs étiquettes au « Secours aux Prisonniers de guerre à Vevey. Cet organisme, dans les circonstances présentes, n'a plus la possibilité de répondre, favorablement, à toutes les requêtes.

Afin d'éviter que des étiquettes ne soient perdues, l'« Aide aux Prisonniers de Guerre » nous prie de faire savoir qu'elle ne pourra, à l'avenir, donner suite, dans la mesure du possible, qu'aux demandes présentant un caractère d'urgence, et qui lui seront adressées par l'Homme de Confiance.

COMMUNICATION de la Croix-Rouge Internationale.

La Croix-Rouge Américaine fait savoir que les prisonniers de guerre de nationalité autre que britannique ou américaine, pourront à l'avenir, recevoir de leur proche famille domiciliée aux États-Unis d'Amérique, un colis de vivres de 5 kilogs tous les 60 jours. Par proche famille, la Croix-Rouge américaine entend les grands-parents, frères et sœurs, oncles et tantes.

Les étiquettes réglementaires nécessaires à ces envois ne devront pas être expédiées à la Croix-Rouge américaine de Washington, mais directement à la famille des prisonniers de guerre qui demandera les colis à la Croix-Rouge sus-mentionnée, afin qu'elle en effectue l'expédition.

Aucune demande de vêtements, de livres ou de cigarettes ne pourra être prise en considération.

COMMUNICATION de l'Union Départementale de la Légion de la Haute-Garonne.

Ce groupement me fait connaître qu'il reçoit actuellement des étiquettes expédiées par des P.G. nécessiteux originaires de tous les départements.

Il me prie de faire savoir à tous mes camarades, qu'il ne pourra à l'avenir, prendre en considération que des étiquettes en faveur de P.G. nécessiteux de Toulouse ou du département de la Haute-Garonne.

Adjudant Edouard QUÉDEL

Homme de Confiance Principal du Stalag VI J.



CHANTE L'ESPOIR...

Noël inédit
à 4 voix mixtes



Paroles de Robert HANNAY

Musique d'André ESTIVALET

Moderato. Maestoso

sans lenteur *mf* *ff* *mf* *ff*

Sopr. No-él se-rei-ne paix dans le soir, E-toi-le d'a-mour de rêve et d'es-poir, A nos cœurs dans la souf-fran-ce Rends le cou-

Alto No-él se--rei-ne paix dans le soir, E--toi-le d'a-mour et d'es-poir, A nos cœurs dans la souf-fran-ce Rends le cou-

Tenor No-él se--rei-ne paix dans le soir, E--toi-le d'a-mour et d'es-poir, A nos cœurs dans la souf-fran-ce Rends le cou-

Basse No-él se--rei-ne paix dans le soir, E--toi-le d'a-mour et d'es-poir, A nos cœurs dans la souf-fran-ce Rends le cou-

poco rit. *Meno Mosso* *mf* *mf* *mf* *mf*

rage et l'es-pé--ran--ce. Hé-las! notre ar-den-te pri-è--re Im-plo-ra la fin de nos mal-heurs... Trois

rage et l'es-pé--ran--ce. Hé-las! notre ar-den-te pri-è--re Im-plo-ra la fin de nos mal-heurs... Trois

rage et l'es-pé--ran--ce. Hé-las! notre ar-den-te pri-è--re Im-plo-ra la fin de nos mal-heurs... Trois

rage et l'es--pé ran--ce. Hé-las! notre ar-den-te pri-è--re Im-plo-ra la fin de nos mal-heurs... Trois

rit. *ff* *a Tempo* *f* *ff*

ans! châ-ti-ment se--vé--re! Ô pi-tié pour nous, viens se-cher nos pleurs... Noël nous te cé-lé-brons ce soir, Nos cœurs à nou-

ans! châ-ti-ment se--vé--re! Ô pi-tié pour nous, viens se-cher nos pleurs... Noël nous te cé-lé-brons ce soir, Nos cœurs à nou-

ans! châ-ti-ment se--vé--re! Ô pi-tié pour nous... Noël nous te cé-lé-brons ce soir, Nos cœurs à nou-

ans! châ-ti-ment se--vé--re! Ô pi-tié viens se-cher nos pleurs... Noël nous te cé-lé-brons ce soir, Nos cœurs s'ou-

ff *rit.* *ff* *rit.* *ff* *rit.*

-veau s'ou-vrent à l'es-poir. Chante en-fin la dé-li-vran-ce! Bril--le... Noël sur la Fran--ce!

-veau à l'es-poir. Chante en-fin la dé-li-vran-ce! Bril--le, Noël sur la Fran--ce!

-veau à l'es-poir. Chante en-fin la dé-li-vran-ce! Bril--le, Noël sur la Fran--ce!

---vrent à l'es-poir. Chante en-fin la dé-li-vran-ce! Bril--le, Noël sur la Fran--ce!

En captivité
Novembre 1943.